

CAHIERS
Vie chrétienne



Plaire à Dieu

La gratuité et la liberté de l'amour
dans les coulisses de la vie quotidienne

DIEGO ZALBIDEA

PLAIRE À DIEU

*La gratuité et la liberté de l'amour
dans les coulisses de la vie quotidienne*

© 2022. www.opusdei.org
© Photo. Istcok.com/Halfpoint

Introduction

« Que je voie avec tes yeux, mon Christ »¹. Ainsi priait saint Josémariam le 19 mars 1975. Et c'est ainsi que nous voudrions aussi prier, presque cinquante ans plus tard. Oui, cela nous donne de l'espoir de regarder le monde, notre vie, nos choses, avec les yeux de Jésus. Avec ce regard, tout prend son véritable sens. Les tromperies, les confusions, les cachettes dans lesquelles nous cherchons un refuge incertain disparaissent. Si nous avons le même regard que lui, si nous le laissons regarder à travers nous, nous nous concentrons sur la seule chose qui est vraiment importante : la liberté et la gratuité de l'amour de Dieu ; l'amour que Dieu nous donne, afin que nous puissions nous aussi le donner, dans le même esprit, à ceux qui nous entourent (cf. Mt 10,8).

Ce livre rassemble certaines des perspectives ouvertes par ce regard. Nous découvrons, par exemple, la discrétion avec laquelle Dieu agit pour protéger notre liberté. Ou la simplicité avec laquelle il nous aborde dans la vie de tous les jours, car si quelque chose peut enchanter notre créateur, ce sont de toutes petites choses : c'est tout ce que, finalement, nous avons à notre portée. À travers les yeux de Jésus, nous apprenons également à distinguer la tendance au perfectionnisme du désir de lui donner de la joie. Nous découvrons

¹ Saint Josémariam, notes prises lors d'une méditation, 19 mars 1975.

l'immense don de son Père dans chaque personne qui nous entoure. Son regard pénètre dans notre intimité, nous rend capables d'un amour authentique. Et, petit à petit, nous sommes convaincus qu'il est facile de "voler" le cœur de quelqu'un qui nous regarde de cette façon. Enfin, les yeux du Christ nous permettent de regarder nos amis avec une liberté pleine d'espoir et de patience. La même que celle qu'il manifeste constamment envers nous.

Diego Zalbidea - Prêtre. Il travaille avec les jeunes de Pampelune depuis quinze ans. Il enseigne le droit canonique à l'Université de Navarre.

Certains des ouvrages les plus connus de saint Josémariam (notamment *Chemin*, *Sillon*, *Forge*, *Le Christ passe*, *Amis de Dieu*, *Saint Rosaire*, *Chemin de Croix*, *Entretiens*) ne sont cités dans ce livre qu'avec l'indication de l'auteur et du titre. Les références bibliographiques de tous ces documents sont disponibles sur le site www.escrivabras.org, ainsi que le texte intégral en espagnol et en traduction dans différentes langues. Lorsque le titre d'un ouvrage est accompagné de la mention "édition critique-historique", il s'agit du volume correspondant des *Obras Completas de Josemaría Escrivá*, Rialp, Madrid.

1. Là où Dieu se cache

Les sacrements pour chaque jour

Grande agitation sur le Mont des Oliviers. D'aucuns y ont conduit, en la poussant, une femme surprise avec un homme qui n'était pas son mari. Il est facile d'imaginer la douleur de Jésus en pensant à la souffrance de cette pauvre femme et à l'aveuglement des hommes. Qu'ils connaissent mal Dieu son Père ! En réalité, ils l'y ont traînée pour tendre un piège à Jésus : « Dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, que dis-tu » (Jn 8, 5). Au fond, la réponse ne les intéresse pas ; en se servant des lois de Dieu, ces hommes cherchent une justification à leur sentence, déjà prononcée. C'est pourquoi ils seront incapables de comprendre le premier geste, fort éloquent, que le Seigneur leur adresse : « Jésus s'était baissé et, du doigt, il écrivait sur la terre » (Jn 8, 6). Aussitôt après, il se redresse pour leur dire clairement : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre » (Jn 8, 7). Finalement, il se baisse de nouveau et écrit dans la poussière se trouvant sous ses pieds.

Des actions discrètes et des gestes

Nous voyons dans ce passage que si Jésus se tient debout pour parler publiquement, lorsqu'il s'agit d'écrire quelque chose concernant personnellement la vie de cette femme, il le fait en se baissant. Telle est sa forme habituelle de communiquer avec nous : il se

penche, il reste caché, comme pour occulter sa divinité par des actions discrètes et de petits gestes. Il nous arrive de ne pas apprécier à sa juste valeur ce qui est écrit sur le sol ; en de nombreuses occasions nous ne sommes pas capables de reconnaître le Christ. Son geste est passé tellement inaperçu que l'évangéliste ne dit pas ce que Jésus a écrit. Le Fils de Dieu se manifeste dans cette scène, comme il le fait dans notre vie, mais sans vouloir nous imposer sa présence, ni son opinion. Il ne veut même pas spécifier de manière formelle l'interprétation correcte de la loi de Moïse, comme ils le lui demandaient. Jésus « n'a pas changé l'histoire en forçant quelqu'un à force de paroles, mais avec le don de sa vie. Il n'a pas attendu que nous devenions bons pour nous aimer, mais il s'est donné gratuitement à nous. [...] Et la sainteté n'est autre que conserver cette gratuité »¹.

Peut-être nous sommes-nous souvent demandés pourquoi Dieu ne se manifeste pas plus clairement, pourquoi il ne parle pas plus fort. Peut-être nous sommes-nous révoltés devant cette manière d'être et avons-nous naïvement tâché de la corriger. Benoît XVI nous mettait en garde contre cette tentation, en nous faisant considérer qu'elle se répète constamment tout au long de l'histoire : « Las d'un chemin avec un Dieu invisible, à présent que Moïse, le médiateur, a lui aussi disparu, le peuple demande une présence tangible, perceptible, du Seigneur, et il trouve dans le veau de

¹ Pape François, *Homélie*, 24 décembre 2019.

métal fondu fait par Aaron, un dieu rendu accessible, manœuvrable, à la portée de l'homme. C'est une tentation constante sur le chemin de foi : éluder le mystère divin en construisant un dieu compréhensible, correspondant à ses propres conceptions, à ses propres projets »².

Nous souhaitons sincèrement ne pas succomber à cette tentation. Nous aimerions être émerveillés et adorer le Dieu caché dans les situations de chaque jour, chez les personnes qui nous entourent, dans les sacrements que nous recevons fréquemment, comme la confession et la sainte messe. Nous voulons rencontrer Jésus dans cette poussière sur laquelle il écrit de sa main des mots d'affection et d'espérance. C'est pourquoi nous lui demandons de nous aider à comprendre pourquoi il a agi de la sorte, nous le prions de nous accorder assez de sagesse pour apprécier le mystère caché dans ce respect exquis de notre liberté. Dans la scène évangélique, nous voyons que Jésus ne se fâche pas avec la femme pécheresse ni avec les accusateurs qui lui avaient tendu un piège. Il s'interpose entre eux et la femme et prend sur lui les pierres, les cris et la condamnation. Il se peut que nous nous rappelions un passage du livre des Rois où Dieu ne se trouve pas dans l'ouragan qui fend les rochers, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu ; Dieu est le murmure d'une brise légère. C'est là qu'Élie

² Benoît XVI, *Audience*, 1^{er} juin 2011.

l'a trouvé et c'est aussi là que nous souhaiterions le découvrir (cf. 1 R 19, 11-13).

Lorsqu'il semble trop vulnérable

Cette forme d'être de Dieu peut nous inquiéter. Son silence, pourrions-nous penser, facilite que ses droits soient bafoués, et cette manière d'agir se révèle trop risquée le rendant trop vulnérable. En effet, Dieu nous a accordé un si haut degré de liberté que nous pouvons choisir nos chemins, si différents pour les uns et pour les autres, selon notre volonté soutenue par la grâce. Or, si nous pouvons offenser Dieu, ce n'est pas parce qu'il soit trop susceptible. Bien au contraire, il est confiant, libre dans les relations qu'il établit avec nous. Il peut sembler facile de passer par-dessus de l'amour qu'il mérite, mais c'est parce qu'il a mis son cœur à même le sol pour que nous puissions marcher sur du mou. Si le Seigneur souffre ou se sent offensé, ce n'est pas pour des raisons personnelles mais compte tenu du dommage qu'il en résulte pour nous. Jésus a prévenu les femmes qui pleuraient sur le chemin du Calvaire : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! » (Lc 23, 28-31).

Cependant, il est plus surprenant encore que le Seigneur ne s'en plaigne pas, qu'il ne se fâche ni ne se lasse. Même, si nous lui laissons peu de place dans notre cœur, il ne s'éloigne pas en claquant la porte. Dieu reste toujours près, sans faire de bruit, comme caché dans les sacrements, ayant l'espoir que nous lui permettions

rapidement d'établir de nouveau pleinement sa demeure en nous.

Certes, comme Jésus nous offre sans cesse son amour, nous pouvons souvent lui faire défaut. Or, la dimension de la plaie causée à son cœur ne l'inquiète pas, pourvu qu'elle devienne la porte par laquelle nous pouvons entrer et nous reposer dans son amour. Dieu est ingénu, c'est pourquoi il nous a dit qu'il fait cela très volontiers : « Mon joug est aisé et mon fardeau léger » (Mt 11, 30). Nous autres, les êtres humains, nous pouvons être dépassés par tant de bonté ; il se peut que nous réagissions, même inconsciemment, avec une certaine incrédulité. Nous sommes capables de ne pas comprendre la véritable grandeur de ce don. Pour reprendre des propos de saint Josémaria, il peut arriver que les hommes « brisent le joug suave, rejettent son fardeau, merveilleux fardeau de sainteté et de justice, de grâce, d'amour et de paix. L'amour les met en rage et ils se moquent de la bonté d'un Dieu qui a la faiblesse de renoncer à utiliser ses légions d'anges pour se défendre »³.

La proximité de la confession

Pour revenir à la scène du Mont des Oliviers, où un piège avait été tendu à Jésus, nous voyons que, même si cette femme avait manqué de respect envers elle-même, ses accusateurs n'ont pas su reconnaître en elle une fille

³ Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 185.

de Dieu. Or, le Christ la regarde autrement. Quelle différence entre le regard de Jésus et le nôtre ! « A moi, à toi, à chacun de nous aujourd'hui, il dit : "Je t'aime et je t'aimerai toujours, tu es précieux à mes yeux" »⁴. Dans une certaine mesure, Sainte Thérèse d'Avila a souvent fait l'expérience de ce regard divin : « Jésus, mon Sauveur et tout mon Bien, j'ai considéré plusieurs fois quelle est la douceur et la joie que votre regard porte dans les âmes de ceux qui vous aiment, et que vous daignez voir d'un œil favorable. Il me semble qu'un seul de ces regards leur donne tant de consolation, qu'il suffit pour les récompenser de plusieurs années de service »⁵. Le regard du Christ n'est pas crédule mais profond et, par conséquent, compréhensif, tourné vers l'avenir. « Écoute, apprend de lui combien tu as été aimé quand tu étais tout couvert de laideur et d'ignominie, quand enfin tu ne méritais aucune affection, car c'est pour t'en rendre digne qu'il t'en a été accordé »⁶.

Dans le sacrement de la confession, Jésus se contente de notre repentir pour croire fermement que nous l'aimons. Le repentir de Pierre lui a suffi et le nôtre aussi : « Seigneur, toi, tu sais tout : tu sais bien que je t'aime » (Jn 21, 17). En nous approchant du confessionnal, nous disons à Jésus par les mots et les gestes qui constituent la forme du sacrement : « Je t'ai

⁴ Pape François, *Homélie*, 24 décembre 2019.

⁵ Sainte Thérèse d'Avila, *Exclamations*, 14.

⁶ Saint Augustin, *Sermon* 142.

encore offensé, j'ai encore cherché le bonheur loin de toi, j'ai méprisé ton affection, mais, Seigneur, tu sais que je t'aime ». Alors, très nettement, nous l'entendons nous dire, comme à cette femme : « Moi non plus, je ne te condamne pas » (Jn 8, 11). Et nous sommes comblés de paix. Si nous estimons que Dieu a pris peu de précautions pour nous empêcher de l'offenser, il en a mis encore moins pour nous pardonner. Un Père de l'Église met les mots suivants sur les lèvres de Jésus : « Cette croix n'est pas mon aiguillon, mais l'aiguillon de la mort. Ces clous ne m'infligent pas de douleur, ce qu'ils font, c'est augmenter en moi l'amour pour toi. Ces blessures ne provoquent pas des gémissements, ce qu'elles font, c'est vous introduire davantage dans mes entrailles. Mon corps, étendu sur la croix, vous accueille avec une poitrine plus dilatée, mais cela n'augmente pas ma souffrance. Mon sang n'est pas une perte pour moi, mais la rançon de votre rachat »⁷.

Pour toutes ces raisons, nous souhaitons être très fins, avoir la même délicatesse avec laquelle Dieu nous traite. La simple possibilité d'abuser de tant de confiance nous inquiète. Nous n'aimons pas rabaisser le sacré, n'en faire qu'une routine à accomplir à des moments déterminés. Le sacrement de la confession a été gagné avec le sang de Jésus et nous ne voulons pas manquer de l'en remercier, y compris dans les faits. Nous voulons toujours écouter le pardon divin, si bien que nous

⁷ Saint Pierre Chrysologue, *Sermon* 108 ; PL 52, 499-500.

n'avons pas trop de difficultés pour enlever n'importe quel obstacle afin de nous savoir encore regardés et poussés vers l'avenir par Dieu.

La messe de Jésus est notre messe

Saint Thomas d'Aquin explique la valeur du salut opéré par Jésus sur le Calvaire : « Le Christ, en souffrant par charité et par obéissance, a offert à Dieu quelque chose de plus grand que ne l'exigeait la compensation de toutes les offenses du genre humain »⁸. Nous pouvons présenter cette offrande rédemptrice comme si elle était notre propre offrande ; le Christ nous l'offre chaque jour dans la célébration de l'Eucharistie. C'est pourquoi saint Josémaria aimait dire que c'est « notre messe »⁹, à la fois celle de Jésus et de chacun de nous. Comme il est facile, si nous le voulons bien, d'être des corédempteurs ! Qu'il est facile de changer le cours de l'histoire avec lui !

Saint Augustin, en contemplant la scène évangélique que nous avons méditée, faisait remarquer que « deux seules y restent : la misérable et la Miséricorde. Quand ils sont tous partis et que la femme est restée seule, il a levé les yeux et les a fixés sur elle. Nous avons déjà entendu la voix de la justice ; maintenant, entendons aussi la voix de la mansuétude »¹⁰. Quelle douceur met Jésus pour l'inviter à la sainteté ! Désormais, elle ne

⁸ Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, III, q. 48, a. 2.

⁹ Saint Josémaria, *Chemin*, n° 533.

¹⁰ Saint Augustin, *Traité sur l'évangile selon saint Jean*, 33, 5-6.

luttera plus seule. Elle saura que le regard de Jésus l'accompagne toujours. Une fois que nous avons savouré cette douceur, nous ne voulons plus vivre autrement : « Je vous ai goûtée, et j'ai faim et soif »¹¹. Dès lors, comme il est naturel de nous adresser avec douceur et respect à Jésus présent dans l'Eucharistie. Ce n'est pas un éloignement, ni une simple politesse ou courtoisie dictée par le protocole ; c'est une affection véritable, faite de liberté et d'admiration. Nous découvrons une occasion de payer de retour tant d'amour dans la manière de nous approcher de la table de communion, ou dans le silence devant le tabernacle ou les génuflexions posées. Ce sont des marques de la pureté intérieure que nous appelons de nos vœux et que nous avons si souvent demandée à la Vierge Marie en récitant la communion spirituelle.

Dans la sainte messe nous constatons spécialement que « lorsqu'il demande quelque chose, en réalité il nous offre un don. Ce n'est pas nous qui lui faisons une faveur : c'est Dieu qui illumine notre vie, en la comblant de sens »¹². Comme nous voudrions remercier intensément Dieu d'avoir rendu la sainteté si accessible ! Ainsi il sera facile de nous sentir comme cette femme, projetés par Jésus vers l'espérance : « Va, et désormais ne pêche plus » (Jn 8, 11). Voilà la meilleure des nouvelles. Jésus l'a convaincue d'une chose : le péché

¹¹ Saint Augustin, *Confessions*, X, 38.

¹² Fernando Ocariz, *Lumière pour voir et force pour vouloir*, ABC, 18 septembre 2018.

n'est pas inévitable, telle n'est pas sa destinée et ce n'est pas son dernier mot. À l'extérieur du tunnel, une lumière brille qui, dans notre cas, nous parvient avec grande force à travers les sacrements. Si personne ne condamne plus cette femme, pourquoi devrait-elle se condamner elle-même ? Désormais, elle sait que, fortifiée par Jésus, elle peut revenir en arrière, rendre son mari heureux et être elle-même très heureuse.

2. Le normal, discret et divin

Sainteté et monotonie

C'est le sabbat. Jésus est dans la synagogue de Nazareth. Peut-être beaucoup de tendres souvenirs d'enfance et de jeunesse Lui viennent-ils à l'esprit. Combien de fois y aura-t-il écouté la parole de Dieu ! Ses compatriotes, qui le connaissent depuis longtemps, ont reçu plusieurs nouvelles des miracles qu'il a accomplis dans les villes voisines. Et cela donne lieu à quelque chose d'étrange : la familiarité avec Jésus devient un obstacle pour eux. « D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ? N'est-il pas le fils du charpentier ? » (Mt 13,54-55), se demandent-ils. Ils sont étonnés que le salut puisse venir de quelqu'un qu'ils ont vu grandir jour après jour. Ils ne croient pas que le Messie ait pu vivre parmi eux d'une manière aussi discrète et inaperçue.

Comme les compatriotes de Jésus

Les habitants de Nazareth croient bien connaître Jésus. Ils sont sûrs que les choses qu'on raconte sur Lui ne peuvent être vraies. « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères : Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes chez nous ? Alors, d'où lui vient tout cela ? » (Mt 13,56). Au sein d'un peuple qui ne fait pas d'image de Dieu, qui ne prononce même pas son nom, un de leurs compatriotes affirme qu'il est le Messie... Impossible. De plus, ils savent d'où Il vient, ils connaissent ses parents, ils connaissent sa maison :

« c'était une famille simple, proche de tous, normalement intégrée aux gens »¹. Ils ne s'expliquent pas comment une personne qui leur ressemble tellement peut faire des miracles. « La normalité de Jésus, l'ouvrier provincial, ne semble revêtir aucun mystère. Sa provenance le montre comme quelqu'un d'identique à tous les autres »². Le fils de Dieu travaillait avec Joseph dans son atelier ; « la plus grande partie de sa vie [a] été consacrée à cette tâche, dans une existence simple qui ne suscitait aucune admiration »³. Pourquoi la normalité de la vie de Jésus a-t-elle pu être une raison pour ne pas croire en sa divinité ?

Bien que cela puisse nous paraître très lointain, réservé à ceux qui ont vécu avec le Christ, en réalité nous sommes trop souvent soupçonneux de la normalité. Nous sommes attirés par ce qui est spécial, frappant, extraordinaire ; nous adorons casser le rythme. Il arrive souvent que nous voyions notre capacité d'émerveillement engourdie : nous tenons pour acquis que beaucoup de choses arrivent, nous nous enfermons dans certaines routines, oubliant les miracles qui se cachent derrière la normalité. Sans aller plus loin, nous nous habituons souvent au plus grand d'entre eux, à la

¹ François, Ex. Ap. *Amoris laetitia*, n° 182.

² Benoît XVI, *L'enfance de Jésus* in Editorial Planeta, Barcelona, 2012, p 11.

³ François, Encyclique *Laudato si*, n° 98.

présence du Fils de Dieu dans l'Eucharistie. Mais la même chose peut arriver à notre rencontre personnelle avec le Christ dans la prière, à cette sérénade d'oraisons jaculatoires à la Vierge qu'est la récitation du saint rosaire ou à ces moments où nous voulons remplir nos esprits et nos affections de doctrine chrétienne à travers la lecture spirituelle. Peut-être nous sommes-nous habitués à avoir notre Créateur si proche. Le dispensateur de toutes les grâces, l'amour qui comble tout désir, est enfermé dans d'innombrables tabernacles dispersés à travers le globe. Dieu a voulu rendre sa toute puissance présente dans les espaces que lui offre la normalité. Il agit à partir de là. Ainsi, très souvent sans éclat, des miracles innombrables se produisent autour de nous.

Dans les coulisses du quotidien

Nous pouvons être déconcertés par cette normalité de Dieu parce que nous la confrontons à une spontanéité que nous jugeons peut-être comme un élément essentiel d'une relation. Le normal peut sembler trop prévisible car il y manque apparemment la créativité, le facteur surprise, la passion du véritable amour. Il nous manque peut-être quelque chose de distinctif qui fasse de notre relation avec Dieu une aventure sans précédent, unique et irremplaçable, un témoignage spectaculaire qui peut même émouvoir d'autres personnes. Nous pouvons penser que la normalité uniformise et gâche la contribution que chacun peut apporter. Il est vrai que,

face à ce qui est toujours identique, la réaction compréhensible est l'habitude.

Cependant, nous savons que Dieu nous invite à le rencontrer dans le plus ordinaire, dans le quotidien. Il en va ainsi aussi de l'amour humain, qui grandit et s'approfondit non seulement à l'aide de grands moments particuliers, mais aussi dans ces silences, cette fatigue et ces incompréhensions des jours partagés ; simplement en étant ensemble. « Il y a *quelque chose* de saint, de divin, caché dans les situations les plus courantes »⁴ que nous aimerions découvrir. L'amour passionné de Dieu peut se déplacer très commodément dans les coulisses de la normalité, aujourd'hui sans spectacle, sans feux d'artifice mais avec des braises brûlantes. La raison en est que nous nous savons, à chaque instant, regardés avec une affection renouvelée. Pour Dieu, que ma vie soit normale n'a pas d'importance ; c'est la mienne et cela lui suffit. Dieu, en fait, nous offre la possibilité de faire de notre vie quelque chose d'exceptionnellement unique et spécial ; il ne sait compter que jusqu'à un. Il ne fait jamais de comparaisons entre ses enfants. Il a appelé chacun de nous dès avant la création du monde (cf. Ep 1, 4) : il n'y a personne d'identique à moi et, par conséquent, je suis inimitable et absolument aimable par Dieu.

⁴ Saint Josémari, *Entretiens*, n° 113.

Les câlins semblent monotones

Cet espace de normalité, dans lequel agit le Seigneur, permet à notre vie d'être, comme le dit saint Paul, « cachée avec le Christ en Dieu » (Col 3, 3) ; pleine de jours identiques où apparemment rien ne se passe et où pourtant le plus inouï arrive. « Dans cette constance à aller de l'avant chaque jour, je vois la sainteté de l'Église militante. C'est cela, souvent, la sainteté "de la porte d'à côté" »⁵. De l'extérieur, il peut sembler que la monotonie s'est emparée de ceux qui cherchent à vivre cette sainteté dans les choses ordinaires. Cependant, pour démasquer cette vision superficielle, saint Josémaria a comparé les petites et constantes habitudes de piété de cette âme aux câlins que la mère procure à son petit enfant : « Plan de vie : monotonie ? Les câlins de la mère sont-ils monotones ? Ceux qui s'aiment ne disent-ils pas toujours la même chose ? »⁶. En même temps, Dieu est concentré sur nous et n'arrête pas un seul instant de penser à nous ou de nous aimer ; Peu importe à quel point notre vie est normale, mais ce qui compte c'est à quel point elle est exceptionnelle pour Lui.

Saint Bernard de Clairvaux écrivait au Pape Eugène III, un grand ami à lui qui fut béatifié plus tard, pour l'encourager à ne pas négliger une vie de prière constante

⁵ François, Ex. Ap. *Gaudete et exultate*, n° 7

⁶ Saint Josémaria, schéma d'une causerie, 22-VIII-1938. Cité dans Pedro Rodriguez, *Camino, edicion critico-historica*, Rialp, Madrid, 2004, p. 288.

et ainsi éviter d'être absorbé par les activités qu'il devait mener dans son nouveau ministère : « Soustrais-toi à tes occupations au moins quelque temps. Sans leur permettre de te traîner et de t'emmener là où tu ne veux pas aller. Tu veux savoir où ? À la dureté du cœur »⁷. Sans habitudes de piété concrètes et quotidiennes, le cœur risque de se fermer à l'amour de Dieu et de devenir dur. Sans Son amour, même ce qu'il y a de plus saint peut perdre son sens. Sans Lui à nos côtés, nous perdons rapidement nos forces.

En mai 1936, saint Josémaria donnait une causerie et il suggéra à ceux qui l'écoutaient que chacun demande la « grâce d'accomplir mon plan de vie de manière à bien profiter de mon temps. Pourquoi vais-je me coucher et me lever en dehors des heures prévues ? »⁸. Et nous pouvons nous poser la question : qu'est-ce que l'amour de Dieu a à voir avec l'heure d'aller au lit ? Elle est là la merveille de la normalité de Dieu. Il se soucie beaucoup de notre sommeil, de notre santé, de nos plans. Et, surtout, il veut que nous ne soyons pas agressés au dernier moment de la journée par le souci de faire plus de choses que celle-ci ne le permet, car c'est toujours Dieu qui travaille.

⁷ Saint Bernard de Clairvaux, Lettre au pape Eugène III.

⁸ Saint Josémaria, schéma d'une causerie, V-1936. Cité dans *Camino, edicion critico-historica*, p 288.

Pour garantir notre liberté

Au début de son pontificat, Benoît XVI nous a alertés sur un danger constant qui était peut-être aussi présent dans cette synagogue de Nazareth que nous évoquions au début : « Le monde est racheté par la patience de Dieu et détruit par l'impatience des hommes »⁹. La normalité nous semble aussi trop lente, on peut penser qu'elle arrive tard. Nous souhaitons que les choses bonnes et saintes se réalisent le plus tôt possible. Parfois, il nous est difficile de comprendre pourquoi le bien met si longtemps à arriver, pourquoi le Messie prend si longtemps, au point qu'il « commença par rester neuf mois dans le sein de sa Mère, comme tous les hommes, de la façon la plus naturelle qui soit »¹⁰.

En réalité, dans cette manière de se présenter, peut-être Dieu cherche-t-il à garantir la liberté des hommes, à être sûr que nous aussi nous voulons être avec lui, soit en priant quelques minutes, ou en arrêtant notre journée pour dédier quelques paroles à Marie, ou en faisant n'importe quelle autre chose. Si Dieu se manifestait d'une manière différente, notre réponse devrait être incontestable. C'est pourquoi nous voyons que Jésus semble heureux de passer inaperçu dans les scènes évangéliques. Les mages, par exemple, ont dû être surpris de voir le roi des Juifs porté dans les bras d'une

⁹ Benoît XVI, *Homélie*, 24-IV-2005.

¹⁰ Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 18.

jeune femme, dans un endroit aussi simple. Dieu ne veut pas s'assujettir les hommes. La personnalité de son Fils est tellement attirante que Dieu a choisi de se manifester dans la normalité pour nous donner un espace de liberté. Il veut des enfants libres, pas aveuglés. Il sait que rien ne nous stimule autant que la découverte personnelle d'un trésor caché. Être reconnaissant et jouir de cette liberté – avec toutes ses lumières et ses ombres – nous aide à partager sa patience face à tant de choses qui, à première vue, peuvent sembler un obstacle à la rédemption et pourtant sont le chemin ordinaire par lequel Dieu se manifeste.

Pour cette raison, ses commandements et ses normes sont aussi un don et une invitation. Cette réalité peut être résumée en recourant à deux des plus grands penseurs de la tradition chrétienne : « Dans cette ligne, Thomas d'Aquin a pu dire : « La loi nouvelle est la grâce du Saint-Esprit elle-même », non pas une nouvelle norme, mais une nouvelle intériorité donnée par l'Esprit de Dieu lui-même. Augustin a pu résumer à la fin cette expérience spirituelle de vraie nouveauté dans le christianisme dans la fameuse formule : « Da quod iubes et iube quod vis », « accorde-moi ce que tu commandes et commande ce que tu veux »¹¹. C'est alors que l'on comprend bien certains paragraphes enflammés du psalmiste qui

¹¹ Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II*, Ediciones Encuentro, Madrid, 2011, p.83.

peuvent nous aider à remercier Dieu pour cette liberté : « Je fais repasser sur mes lèvres chaque décision de ta bouche. Je trouve dans la voie de tes exigences plus de joie que dans toutes les richesses. Je veux méditer sur tes préceptes et contempler tes voies. » (Ps 119,13-15).

Dieu est dans le normal

Nous vivons à une époque de phénomènes de masse, avec des gens qui ont des millions de followers, des photos ou des vidéos qui deviennent virales en quelques minutes. Dans ce contexte, quelle est la validité de ce que nous avons dit au sujet de la normalité dans laquelle le Seigneur travaille ? Nous savons bien que Dieu est patient et nous a dit que son action est comme le levain : on ne le distingue pas de la pâte et, malgré cela, en toute circonstance, il parvient dans le dernier recoin. Dieu est le premier intéressé à sauver le monde, bien plus que nous. En fait, c'est lui qui pousse, qui enflamme et qui soutient. Nous, principalement, nous nous joignons à ce mouvement de sainteté : « Avec le merveilleux naturel de ce qui vient de Dieu, l'âme contemplative déborde de zèle apostolique »¹².

Le Pape François nous invite justement à nous laisser envahir par la vibration passionnée de la grâce : « Que de bien cela nous fait, comme à Siméon, de tenir le Seigneur dans les bras (Lc 2, 28) ! Non pas seulement dans la tête et dans le cœur, mais dans les mains, en tout

¹² Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 120.

ce que nous faisons : dans la prière, au travail, à table, au téléphone, à l'école, auprès des pauvres, partout. Avoir le Seigneur dans les mains, c'est l'antidote contre le mysticisme isolé et l'activisme effréné, car la rencontre réelle avec Jésus redresse aussi bien les sentimentalistes dévots que les affairistes frénétiques. Vivre la rencontre avec Jésus, c'est aussi le remède à la paralysie de la normalité, c'est s'ouvrir au remue-ménage quotidien de la grâce »¹³. Avec le Christ, nous voulons nous libérer de la paralysie de penser que Dieu n'est pas dans ce qui est normal.

«Marie sanctifie jusqu'au plus petit détail, - nous faisait remarquer saint Josémaria – à ce que beaucoup considèrent à tort comme insignifiant et sans valeur : le travail de chaque jour, les attentions à l'égard des personnes aimées, les conversations et les visites de parents ou d'amis. Vie ordinaire bénie, qui peut être tellement pleine d'amour de Dieu !»¹⁴.

¹³ François, *Homélie*, 2-II-2018.

¹⁴ Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 148.

3. Ravir le cœur du Christ

Dialogue avec Dieu

En dehors des remparts de Jérusalem, peu après midi, trois hommes ont été crucifiés sur le mont Calvaire. C'était le premier Vendredi Saint de l'histoire. Deux d'entre eux étaient des larrons ; le troisième, en revanche, l'unique homme de ce monde absolument innocent : le Fils de Dieu. L'un des deux brigands, malgré sa souffrance intense et son épuisement physique, a eu la force d'engager un très bref dialogue avec le Christ. Ses propos, empreints d'humilité, « souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume » (Lc 23, 42), ont mérité que le Dieu fait homme l'assure de se retrouver quelques heures plus tard dans le paradis. Saint Josémaria s'est souvent ému devant l'attitude du bon larron : « Un seul mot lui a suffi pour ravir le cœur du Christ et ainsi s'ouvrir les portes du Ciel »¹.

Deux dialogues sur la croix

Nous aussi nous souhaitons que notre prière se remplisse de fruit, comme celle du bon larron, traditionnellement connu sous le nom de Dimas. Pour nous, penser que le dialogue avec Dieu peut transformer notre vie est un rêve. Ravir le cœur, c'est conquérir, rendre amoureux, enthousiasmer. On dit « ravir » parce

¹ Saint Josémaria, *Chemin de Croix*, XIIème station, point n° 4

que l'on ne mérite pas de recevoir tant d'affection. On dit « assaillir », parce que l'on prend ce qui, sans vous appartenir, est ardemment désiré. La prière repose sur quelque chose d'aussi simple que d'apprendre à accueillir un pareil don dans notre cœur, en nous laissant accompagner de Jésus, qui n'impose jamais ses dons, ni sa grâce, ni son amour.

À côté de Dimas se trouve son compagnon de souffrance, lui aussi suspendu au bois sur le Calvaire. Quel contraste dans le reproche qu'il adresse à Jésus : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi ! » (Lc 23, 39). Des propos qui ont l'effet d'une douche froide. Quelle est la différence entre les deux dialogues ? Les deux larrons se sont adressés à Jésus, mais seul Dimas a accueilli ce que le Maître a prévu de lui offrir. Il a mené à bien son dernier et meilleur coup : sa demande de rester au moins dans la mémoire du Christ. Son compagnon, en revanche, n'a pas ouvert son cœur avec humilité à celui qui voulait le délivrer de son passé et lui offrir un trésor sans égal. Il a réclamé son droit à être entendu et sauvé ; il a fait face à l'ingénuité apparente de Jésus, en lui reprochant sa passivité. Peut-être avait-il toujours volé ainsi : en pensant qu'il récupérerait ce qui lui appartenait. Dimas, pour sa part, savait qu'il ne méritait rien et son attitude est parvenue à ouvrir le coffre-fort de l'amour de Dieu. Il a su reconnaître Dieu tel qu'il est : un Père qui se donne à chacun de ses enfants.

Pour ouvrir les portes du ciel

Saint Josémaria nous rappelait que Dieu « a voulu courir le risque résultant de notre liberté »². Une bonne manière de l'en remercier pourrait être de nous ouvrir nous aussi à la sienne. Il faudrait même dire que, dans ce dernier cas, nous ne courons aucun risque ; seule une certaine apparence de danger pourrait se manifester, puisque nous avons toutes les chances de réussir : la garantie de sa promesse, des clous qui brûlent d'amour pour nous. Vu sous cet angle, nous comprenons à quel point il est absurde de résister à la volonté de Dieu, alors que cela nous arrive souvent. La raison en est que « nous voyons actuellement de manière confuse, comme dans un miroir ; ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement, ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai parfaitement, comme j'ai été connu » (1 Co 13, 12). Saint Paul nous le dit : pour nous connaître, le meilleur chemin est de nous regarder dans le Christ, de contempler notre vie avec ses yeux.

Dimas l'a compris et il n'a pas eu peur de l'énorme brèche qui s'ouvrait entre la bonté de Jésus et ses erreurs personnelles. Il reconnaît le roi du monde dans le visage humilié et défiguré du Christ ; dans ces yeux qui le regardent avec tendresse, lui rendant sa dignité et, étrangement, lui rappelant qu'il est aimé par-dessus tout. Certes, la fin heureuse de l'histoire du bon larron peut

² Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 113.

sembler trop facile. Cependant, nous ne connaissons jamais le drame de la conversion qui s'est opéré en son cœur à ce moment, pas plus que la préparation qui l'a rendue assurément possible.

S'ouvrir à tant d'affection présente des points communs avec la découverte que la prière est un don, une voie privilégiée pour accueillir l'affection d'un cœur qui ne connaît pas les demi-mesures ni les calculs. Une vie différente nous est donnée, plus comblée, plus plénière, plus heureuse et ayant plus de sens. Le pape François l'affirmait : « En priant, nous lui ouvrons le jeu et nous lui faisons la place pour qu'il puisse agir et puisse entrer et puisse triompher »³. C'est Dieu qui nous transformera, c'est lui-même qui nous accompagnera et fera tout : la seule chose dont il a besoin ce que nous lui ouvrons le jeu. C'est dans ce mouvement que notre liberté entre en jeu, une liberté que le Christ nous a précisément gagnée sur la Croix.

La prière nous aide à comprendre que « lorsqu'il demande quelque chose, en réalité il offre un don. Ce n'est pas nous qui lui faisons une faveur : c'est Dieu qui éclaire notre vie, en lui donnant un sens plein »⁴. Voilà précisément ce qui ravit le cœur : la porte ouverte de notre vie qui laisse faire, qui se laisse aimer, transformer, animée du désir ardent d'y répondre, même si nous ne

³ Pape François, *Christus vivit*, n° 155

⁴ F. Ocariz, Luz para ver, fuerza para querer, dans le journal ABC (Madrid), 18 septembre 2018.

savons pas très bien comment nous y prendre. « Goûtez et voyez : le Seigneur est bon ! » (Ps 33, 9). Ces quelques mots résument le chemin pour devenir une âme de prière, « car si nous ne reconnaissons pas que nous les avons reçus (ces dons), nous ne nous éveillons pas à l'amour »⁵. Quand avons-nous dit au Seigneur pour la dernière fois combien il est bon ? Avec quelle fréquence nous arrêtons-nous à le considérer et à le savourer ?

C'est pour cette raison que l'étonnement est une partie essentielle de notre vie de prière : l'admiration devant un prodige qui ne tient pas dans nos paramètres. Ce qui nous amène à répéter souvent : « Que tu es grand, beau et bon ! Et moi, que je suis bête qui prétendais te comprendre. Tu serais bien peu de chose si tu tenais dans ma tête. C'est dans mon cœur que tu tiens, et ce n'est pas rien »⁶. Louer Dieu nous place dans une relation authentique avec le Christ, soulage le poids de nos soucis et nous ouvre des panoramas inconnus jusqu'alors. Voilà les conséquences d'avoir couru le risque de nous en remettre à la liberté de Dieu.

Infinies manières de prier

Lorsque saint Josémaria se trouvait au Mexique, il raconta un jour une anecdote au cours d'une de ses

⁵ Saint Thérèse d'Avila, Livre de sa vie, 10, 4.

⁶ Saint Josémaria, notes prises lors de sa prédication, 9 juin 1974, dans les volumes « Catéchèse 1974/1, p. 386 (AGP, bibliothèque, P04).

rencontres avec de nombreuses personnes. Un de ses enfants, philosophe, avait dû prendre inopinément en charge certaines affaires familiales. « Lorsqu'il m'a parlé d'affaires, je l'ai regardé et j'ai éclaté de rire. Je lui ai dit : Des affaires ? L'argent que tu gagneras, tu le mettras ici, dans le creux de ma main ; il y aura de la place en trop ». Des années se sont écoulées et ils se sont retrouvés. Saint Josémaria lui dit : « Voici ma main. Ne t'ai-je pas dit que tu devrais y déposer tout ce que tu gagnerais ? Il s'est levé et, à l'étonnement des gens présents, il a déposé un baiser dans le creux de ma main, tout en ajoutant: Voilà ! Je lui ai donné une accolade et j'ai ajouté : Tu m'as payé plus qu'il ne fallait. Vas-y, voyou⁷, que Dieu te bénisse ! »⁸

Dans notre prière, nous pouvons déposer un baiser dans la main de Dieu, lui faire don de notre affection, comme notre unique trésor, puisque nous n'avons rien d'autre. Pour certains, un geste semblable à l'intention du Seigneur suffira pour s'enflammer dans une prière toute d'actes d'amour et de résolutions. Pour eux, un regard est mille fois plus expressif que mille mots. Ils voudraient toucher tout ce qui se rapporte à Dieu. Au cours de leur rencontre avec le Seigneur dans la prière, on dirait qu'ils sentent la brise venant des rives de la mer

⁷ Traduction de « ladrón », mot affectueux dans le langage familial.

⁸ Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion de famille, 27 novembre 1972 ; dans « Dos meses de catequesis », 1972, vol. II, p. 616 (AGP, bibliothèque, P04).

de Galilée. Les sens se déchaînent et la proximité de Jésus rend possible ces sensations qui emplissent le cœur de paix et de joie. Aussitôt, cette joie a besoin d'être partagée et la mission consiste à ouvrir les bras comme le Christ pour embrasser le monde entier et le sauver avec lui.

Or, les manières de prier sont infinies, puisque tout un chacun a la sienne. Certains cherchent, en toute simplicité, à entendre des mots de réconfort. Jésus n'est pas mesquin à l'heure de tenir des propos admiratifs à l'égard de quelqu'un qu'il sait en avoir besoin : « Voici vraiment un Israélite : il n'y a pas de ruse en lui » (Jn 1, 47). Il nous en dira aussi, si nous lui ouvrons notre cœur. Personne plus que lui n'a tenu des propos aussi empreints d'amour. Personne ne les a formulés avec autant de grâce et de vérité. Lorsque nous les entendons, l'amour que nous recevons frappe notre regard. Nous apprenons ainsi à regarder avec Dieu. De la sorte, nous entrevoyons ce que chaque ami, ou chaque amie, serait capable de faire s'il se laissait porter par la grâce.

Certains se plaisent à servir les autres, comme Marthe, l'amie du Seigneur à Béthanie. Lors de son passage chez elle, Jésus ne lui a pas dit de s'asseoir, mais l'a invitée à découvrir l'unique nécessaire (cf. Lc 10, 42), au milieu de ses occupations. Des gens semblables à Marthe sont réconfortés en pensant que, par leur prière, Dieu agit pour conduire au ciel beaucoup d'âmes. Ils aiment remplir leur prière de visages et de noms de personnes concrètes. Ils ont besoin de se convaincre

qu'ils sont des co-rédempteurs dans tout ce qu'ils font. De facto, si Marie a pu choisir « la meilleure part », c'était justement parce que Marthe assurait le service. Elle se tenait pour satisfaite de savoir que les autres étaient heureux.

D'autres, pour leur part, sont davantage enclins aux petits détails, comme les cadeaux, y compris de peu de valeur. C'est la manifestation d'un cœur qui, ne cessant de penser aux autres, trouve partout dans sa vie quelque chose ayant trait à ses êtres chers. Ils sont peut-être satisfaits de découvrir tous les dons que Dieu a parsemés dans leur vie. « La prière, précisément parce qu'elle s'alimente du don de Dieu qui se répand dans notre vie, devrait toujours faire mémoire »⁹. Ils peuvent éprouver aussi le désir de surprendre Dieu par mille et une petites attentions. Dans ce domaine, le facteur surprise a beaucoup d'importance et trouver ce qui plaît au Seigneur n'est pas si difficile que cela. Même si c'est un mystère, l'attention la plus modeste le remplit de reconnaissance et fait briller ses yeux. Chaque âme que nous essayons d'approcher de son amour, comme celle de Dimas dans ses derniers moments, lui ravit de nouveau le cœur.

Sans vouloir enfermer toutes les possibilités dans des schémas rigides, certaines âmes ont besoin de passer du temps avec celui qu'elles aiment. Il leur plaît, par exemple, de consoler Jésus. Tout le temps passé auprès

⁹ Pape François, *Gaudete et exultate*, n° 153.

de celui qu'elles aiment leur semble bien court. Pour toucher du doigt l'affection divine, elles peuvent penser à Nicodème, que Jésus recevait au tout début de la nuit, dans l'intimité d'un foyer propice aux confidences. Grâce précisément à ce temps passé ensemble, Nicodème sera capable de se montrer courageux au moment le plus difficile et rester près du Christ alors que les autres se sont laissé dominer par la peur.

Parfois nous pensons que pour nous connaître nous-mêmes il faut identifier nos erreurs : c'est partiellement vrai. Connaître à fond notre cœur et nos désirs les plus intimes est une question clé pour écouter Dieu et nous laisser combler par son amour.

Le dialogue entre Jésus et le bon larron a été court mais intense. Dimas a découvert une fissure dans le grand cœur innocent du Christ : une manière facile de l'assaillir. La volonté de Dieu, si souvent obscure et douloureuse, s'est éclairée devant l'humble demande du brigand. Son seul désir est que nous soyons heureux, très heureux, les plus heuseux du monde. Le bon larron s'est glissé par cette fissure pour saisir le plus grand trésor. La Vierge Marie a été témoin de la façon dont Dimas a défendu son fils. Peut-être, d'un simple regard, a-t-elle demandé à Jésus son salut. Le Christ, incapable de refuser quoi que ce soit à sa mère, a dit : « Aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis » (Lc 23, 43)

4. Jésus, je sais bien que cela t'a beaucoup plu !

Les petites choses

Le 29 décembre 1933, saint Josémaria donnait une dernière main à l'installation de l'Académie DYA, aidé par quatre étudiants : Manolo, Isidoro, Pepe et Ricardo. Une de leurs tâches consistait à installer un tableau-noir, de 1,10 mètre sur 2, dans une salle de classe. Le lendemain, il a décrit dans ses notes l'émotion qu'il en avait éprouvée : « Deo omnis gloria ! que toute la gloire soit pour Dieu ! Jésus, je sais bien que cela t'a beaucoup plu ! »¹

Nous entrevoyons dans ces quelques mots sa joie de contempler cet événement sympathique. Or, ses notes recèlent peut-être quelque chose de plus profond, à savoir la façon dont le fondateur de l'Opus Dei comprenait que nous pouvons faire plaisir à Dieu par de petits gestes, presque minuscules. Il n'est pas facile, en effet, de comprendre comment un geste aussi insignifiant des créatures puisse parvenir jusqu'au Créateur.

Dieu a dit qu'il trouve ses « délices avec les fils des hommes » (Pr 8, 31), autrement dit que nous lui plaisons beaucoup. Si l'expression de saint Josémaria semble osée, il pousse encore plus son audace en écrivant avec une conviction intime : « Avec la Foi et l'Amour, nous

¹ Saint Josémaria, *Forge*, n° 611.

4. Jésus, je sais bien que cela t'a beaucoup plu !.

sommes capables de rendre Dieu fou, ce Dieu qui redevient une nouvelle fois fou — il était fou sur la Croix et il l'est chaque jour dans l'hostie —, en nous dorlotant comme un Père dorlote son fils premier-né »². Cette conviction revenait souvent dans sa prédication : « Je leur ai parlé du Jésus fou, fou de nous »³. Aurions-nous pu imaginer semblable réaction divine ?

Le bonheur de Dieu

À la fin de sa première lettre pastorale, le prélat de l'Opus Dei demandait à Dieu : « Fais, Seigneur, que dans la foi en ton Amour, nous vivions chaque jour d'un amour sans cesse renouvelé, dans une joyeuse espérance »⁴. Quel est le lien de la joie, que nous expérimentons tous, avec les vertus que Dieu nous accorde et qui nous rapprochent de lui ? Selon saint Thomas d'Aquin, « la béatitude convient souverainement à Dieu » (S. Th. I-I, q. 26). Personne n'est aussi heureux que lui et il souhaite jouir de son bonheur mais en le partageant avec nous. C'est pourquoi nous vivons dans l'attente de la béatitude éternelle, tout en étant dès maintenant joyeux parce que Dieu nous accorde de participer déjà de sa joie.

² Saint Josémaria, *Instruction sur le caractère surnaturel de l'Œuvre*, n° 39.

³ Saint Josémaria, Note intime du 23 novembre 1931. Citée dans José Luis Illanes, *Chemin, édition historico-critique*, Rialp, Madrid, 2004, p. 986.

⁴ F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 33.

Une réaction de Jésus, rapportée par saint Marc, peut nous aider à pénétrer plus avant dans le mystère de la béatitude divine : « Jésus s'était assis dans le Temple en face de la salle du trésor, et regardait comment la foule y mettait de l'argent. Beaucoup de riches y mettaient de grosses sommes. Une pauvre veuve s'avança et mit deux petites pièces de monnaie » (Mc 12, 41-42). Ce geste insignifiant a ému notre Seigneur.

Les monnaies en cuivre faisaient du bruit en tombant dans le Trésor, une sorte de trompe située dans le parvis du Temple, munie d'une ouverture tournée vers le haut. Les gens y mettaient leurs offrandes, leurs aumônes et leurs rentes. Le martèlement caractéristique d'un métal lourd était bien différent du doux tintement de deux piécettes offertes par cette pauvre femme, dont la valeur était le quart d'un as, la pièce la plus modeste ayant cours à l'époque.

Cependant, cette femme a conquis le cœur du Christ. En réalité, il n'a pas besoin de nos offrandes, car il mendie quelque chose de plus grand. « As-tu vu combien le regard de Jésus brille lorsque la pauvre veuve dépose au Temple sa maigre aumône ? — Donne-lui, toi, ce que tu peux donner : le mérite n'est ni dans le « peu » ni dans le « beaucoup », mais dans la volonté avec laquelle tu donnes »⁵. Jésus n'interprète pas les gestes de la même manière que nous. L'offrande de la veuve est minuscule, mais Jésus l'aime davantage que les autres parce qu'elle

⁵ Saint Josémaria, *Chemin*, n° 829.

4. Jésus, je sais bien que cela t'a beaucoup plu !.

est libre, humble et gratuite. Cela signifie beaucoup pour lui, tant et si bien qu'il ne résiste pas à l'envie de l'expliquer : « Amen, je vous le dis : cette pauvre veuve a mis dans le Trésor plus que tous les autres. Car tous, ils ont pris sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur son indigence : elle a mis tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre » (Mc 12, 43-44). Le Christ nous lance le défi d'apprécier d'une manière différente, alternative et paradoxale, la valeur des choses, surtout de notre vie.

Aimer avec la même monnaie

Il est inutile de tenter de mesurer l'amour du Seigneur pour nous. « Dieu arrive gratuitement. Son amour n'est pas négociable : nous n'avons rien fait pour le mériter et nous ne pourrions jamais le récompenser »⁶. Jésus-Christ veut être notre ami. C'est lui qui l'a dit à ses apôtres réunis au Cénacle (cf. Jn 15, 15) et « Dieu nous aime non seulement comme des créatures, mais comme des enfants auxquels, dans le Christ, il offre une véritable amitié »⁷. Cependant, en touchant du doigt notre fragilité nous tendons à penser que Dieu réagit comme nous le ferions nous-mêmes. Lorsque nous n'arrivons pas à bien faire les choses ou que nous pensons ne pas être à la hauteur de son amour, nous l'imaginons déçu ou attristé. Nous sommes incapables de concevoir que notre vie,

⁶ Pape François, *Homélie*, 24 décembre 2019.

⁷ F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 1er novembre 2019, n° 2.

sillonée de misères et de faux pas, puisse plaire à Dieu, moins encore le rendre fou.

Les Pères de l'Église ont cherché à nous prévenir contre cette erreur si commune : « Homme, pourquoi te considères-tu si vilain, toi qui es si digne aux yeux de Dieu ? »⁸ Saint Bonaventure nous montre le chemin pour ne pas se tromper : « Si tu veux savoir comment ces choses sont faites, pose la question à la grâce, pas à la connaissance humaine ; pose la question au désir, pas à l'intelligence ; pose la question aux gémissements exprimés dans la prière »⁹

Comment Dieu peut-il s'enthousiasmer autant devant nos minuscules gestes d'affection, voire nos limites ? Comment la distance infinie entre l'amour de Dieu et notre pauvre réponse peut-elle être effacée ? Il est clair que nous n'avons pas assez d'argent pour acheter son amour. Il nous aime parce qu'il en a envie, la raison la plus divine de toutes. C'est pourquoi il ne nous oblige pas à le payer de retour d'une manière précise. En même temps, il s'enthousiasme si nous le payons avec sa monnaie, l'amour gratuit de celui qui se laisse aimer et permet à l'autre d'être fou. Cela arrive lorsque nous comprenons que l'affection divine n'est pas à vendre ; c'est pourquoi nous ne plaçons nos attentes que dans la loterie de sa bonté inconditionnelle. Alors l'âme répond

⁸ Saint Pierre Chrysologue, *Sermon* 148.

⁹ Saint Bonaventure, *Itinerarium mentis in Deum*, cap. 7, n. 6, dans *Opera omnia*, V, Ad Claras Aquas (Quaracchi) 1891, p. 313

4. Jésus, je sais bien que cela t'a beaucoup plu !.

avec le peu qu'elle garde, mais d'une manière bien différente : elle le fait parce qu'elle en a envie, comme Dieu. Et elle s'y complaît semblablement à lui.

Les « traits familiers du héros »

Plonger la tête dans l'immensité de l'amour de Dieu, qui nous aime à la folie, peut nous aider à comprendre la valeur de ce qui est petit aux yeux de Dieu, précisément parce que cela vient de nous. Nous sommes conscients de ne jamais arriver à nous acquitter de notre dette, mais le rêve de contribuer aux charges de la famille ne nous en enthousiasme pas moins. Son amour transforme ces babioles en bijoux de grand prix. Tout est utile pour rendre Dieu heureux : il suffit, comme l'Évangile nous le dit, de deux pièces d'une valeur d'un quart d'un d'as, qu'il considère comme adéquates à sa capacité infinie d'aimer et d'être aimé. Ces petites choses libèrent l'âme en l'aidant à se laisser aimer sans rien payer en retour. Vécues de la sorte, elles ne sont pas une entrave. Bien au contraire, elles ne pourraient être soignées avec persévérance si elles étaient l'expression du désir de contrôler, d'éteindre la dette. En réalité, il s'agit des gestes spontanés et simples de celui qui se sait regardé avec affection par un Dieu tout-puissant et éternel et, à la fois, très familier.

Nous sommes nombreux à ne pas avoir la hauteur des grands saints ni des martyrs, mais nous avons la chance que nos idées spontanées l'enchantent. L'idée ne nous effleurera jamais que nous faisons quelque chose

méritant son affection et c'est précisément pour cela que notre cœur s'ouvre complètement à sa grâce. Il se complaît dans notre lutte gratuite, libre et joyeuse. Comme nous ne percevons pas sa hauteur, nous n'avons pas de vertige et nous nous comportons avec naturel et une foi qui l'enchanté : « Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur » (Mt 25, 23).

Plonger dans ces conditions dans l'univers des petites choses nous permet d'éviter deux caricatures indignes de l'humour et de l'amour avec lesquels Dieu nous regarde. À première vue éloignées, les deux déviations ont un point décisif commun : elles se focalisent sur nous, sur ce que nous faisons. D'un côté, nous pouvons découvrir après des années de lutte que le soin des petites choses nous apporte une certaine assurance et nous courons le risque d'y chercher la tranquillité de celui se limite à faire le minimum. Peut-être inconsciemment, elles sont devenues de petites rigidités produisant l'effet d'un analgésique pour notre manque d'assurance. Nous les pratiquons extérieurement mais sans en jouir. D'un autre côté, il se peut aussi qu'elles soient un poids insupportable, une charge qui écrase et estompe le visage aimable du Christ, en rendant la lutte oppressante.

La solution ne consiste en aucun cas à ne pas leur prêter attention. Il s'agit plutôt de considérer comment Dieu perçoit notre lutte et non les résultats que nous obtenons, de se focaliser de nouveau sur lui. Souvent, ce

4. Jésus, je sais bien que cela t'a beaucoup plu !.

combat peut rester caché, infime et sans fruit, mais il fait partie de « l'éternel dialogue entre l'enfant candide et le père qui est fou de son enfant : — Combien m'aimes-tu ? Dis-le moi ! — Et le tout-petit articule : des millions, des mil-lions ! »¹⁰

À ce propos, saint Josémaria a écrit dans une de ses lettres : « Quelle absurdité je te raconte ! C'est vrai : mais tout ce qui nous concerne, nous autres pauvres hommes, même la sainteté, est un tissu de petites choses qui, si elles sont correctement rectifiées, peuvent former une splendide tapisserie d'héroïsme ou de bassesse, de vertus ou de péchés. Les gestes — notre Mio Cid — racontent toujours des aventures gigantesques, mais entremêlées aux traits familiers du héros. — Puisses-tu être toujours très attentif — en ligne droite ! — aux petites choses. Et moi aussi ; et moi aussi [...] »¹¹.

La grâce nous rend légers

Il est possible dans le Christ de rendre Dieu fou. Nos petits efforts, nos piécettes, unis au Christ, intégrés dans son offrande, deviennent « le sacrifice pur et saint » (Prière Eucharistique I) ; un don agréable à Dieu le Père, comme le prêtre le dit à voix basse après la présentation des offrandes dans la sainte messe. L'expression latine

¹⁰ Saint Josémaria, *Chemin*, n° 897.

¹¹ Lettre de saint Josémaria à Juan Jimenez Vargas, Burgos 27 mars 1938. Citée dans José Luis Illanes, *Camino, édition historico-critique*, p. 922.

est très significative : « Ut placeat tibi », qu'elle trouve grâce devant toi. Nos efforts ont un tel effet parce que l'Eucharistie « nous attire dans l'acte d'offrande de Jésus »¹².

Pour être à la hauteur, les saints ont trouvé un tremplin ; ils ont découvert que même nos défauts nous aident à aimer davantage le Seigneur si, repentis, nous les remettons entre ses mains : « Je lui répète que je l'aime, puis je me remplis de honte, car comment puis-je affirmer que je l'aime si je l'ai offensé tant de fois ? La réaction, alors, n'est pas de penser que je mens, car ce n'est pas vrai. Je continue ma prière : Seigneur, je veux t'offrir réparation pour mes offenses et pour les offenses de toutes les âmes. Je réparerai grâce à la seule chose que je puisse t'offrir : les mérites infinis de ta Naissance, de ta Vie, de ta Passion, de ta Mort et de ta glorieuse Résurrection ; ceux de ta Mère, ceux de saint Joseph, les vertus des saints, et les faiblesses de mes enfants et les miennes, qui brillent d'une lumière céleste, comme des bijoux, lorsque nous détestons de toute notre âme le péché mortel et le péché véniel délibéré »¹³. L'âme qui se laisse aimer s'approprie les mérites du Christ et se sent capable de monter jusqu'à des sommets hors de portée pour ses seules forces. Tant d'audace, poussée par la grâce de Dieu, peut être paradoxale et

¹² Benoît XVI, Litt. enc. *Deus caritas est*, n° 13.

¹³ Saint Josémaria, *Dialogue avec le Seigneur*, « La joie de servir Dieu », 25 décembre 1973, n. 4a.

4. Jésus, je sais bien que cela t'a beaucoup plu !.

amusante, au point de nous faire rire. Ce bon humour nous stimule à donner la meilleure réponse à l'amour gratuitement reçu.

En ce sens, Benoît XVI évoquait dans un entretien une intuition très personnelle sur Dieu : « Personnellement, je pense qu'il a un grand sens de l'humour. Parfois, il vous pousse et vous dit : "Ne te crois pas si important que cela ! En réalité, l'humour est une composante de la joie de la création. Dans de nombreux domaines de notre vie, nous pouvons voir que Dieu veut aussi nous pousser à être un peu plus légers, à percevoir la joie, à descendre de notre piédestal et à ne pas oublier le goût pour l'amusement »¹⁴.

Dieu veut que nous entrions dans sa joie (cf. Mt 25 23), que nous partagions sa joie intime, sa jubilation infinie dont rien ne peut venir à bout. C'est pour cela qu'il nous a créés¹⁵.

Probablement, cette brave femme de l'Évangile ne s'est pas demandé si son offrande était davantage ou moins substantielle que celle des autres gens qui venaient au Trésor. Elle a senti que Dieu ne regardait pas la quantité. Elle n'a pas eu besoin de faire beaucoup de calculs ni de se livrer à des comparaisons. Simplet, elle a trouvé logique de tout donner. Elle n'a pas fait un drame de sa pauvreté, bien que sa situation n'était

¹⁴ Benoît XVI, Dieu et le monde, Círculo de Lectores, Barcelona, 2005, p. 13.

¹⁵ Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 1.

probablement guère agréable. Les saints vivent et comprennent les choses ainsi. Ils sont audacieux, pleins d'esprit, drôles et amusants : « Je suis si heureuse d'aller bientôt au ciel. Mais quand je pense à ces paroles du Seigneur : "J'apporte mon salaire avec moi, pour payer chacun selon ses œuvres", je me dis que dans mon cas Dieu va être dans le pétrin : je n'ai pas d'œuvres ! Il ne peut donc pas me payer "en fonction de mes travaux"... Eh bien, il me paiera "en fonction de ses travaux"... »¹⁶.

Le prophète Sophonie nous dit ce que Dieu pense de ses enfants et ressent pour eux : « Le Seigneur ton Dieu est en toi, c'est lui, le héros qui apporte le salut. Il aura en toi sa joie et son allégresse, il te renouvellera par son amour ; il exultera pour toi et se réjouira, comme aux jours de fête » (So 3, 16-18). Le pape a dit que ces mots ont eu un fort impact sur lui : « Relire ce texte me remplit de vie »¹⁷. Des mots que l'Église applique aussi à la Mère de Dieu. La Vierge Marie peut nous expliquer comment parvenir à cette conviction, puisqu'elle n'a jamais douté que saint Gabriel lui disait la vérité : « Tu as trouvé grâce auprès de Dieu » (Lc 1, 30) ; tu enchantes le Créateur.

¹⁶ Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, *Lettre* 226.

¹⁷ Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n° 4.

5. Plaire à Dieu

Sainteté et Perfectionisme

En pleine guerre civile d'Espagne, après s'être caché pendant plusieurs mois en divers endroits, saint Josémaria décide de quitter la capitale. Il avait besoin de s'installer en un lieu sûr, où sa vie ne serait pas en danger, pour reprendre sa mission apostolique. Accompagné d'un groupe de ses fils spirituels, il traverse les Pyrénées. Après un voyage long et risqué, il arrive à Andorre. Il s'arrête à Lourdes et se rend à Pampelune, où l'évêque l'accueille et lui offre un logement. C'est là, peu après son arrivée, qu'il fait une retraite tout seul au cours des fêtes de Noël 1937. À un moment de sa prière, il écrit : *Méditation: grande froideur; au début seul brillait le désir puéril que «Dieu, mon Père, soit content, le jour où il devra me juger». Juste après, une forte secousse: Jésus, dis-moi quelque chose! répétée maintes fois, bien peiné devant cette glace intérieure. Et une invocation à ma Mère du ciel — Maman! et aux anges gardiens, et à mes enfants qui jouissent de Dieu... Alors, d'abondantes larmes et des clameurs...et une prière. Résolution: «être fidèle à mon horaire, dans la vie ordinaire»¹.*

Ce sont ses notes intimes dans lesquelles il dévoile ses sentiments, son affectivité, son état d'âme, et il le fait

¹ Chemin, *Édition historico-critique*, commentaire des points nos 746 et 856

intensément : glace, larmes, désirs... Il cherche la protection de ses Amours : le Père, Jésus, Marie. Et, chose étonnante, en plein milieu de la grande tribulation extérieure du moment, il prend une résolution qui pourrait sembler triviale : respecter un horaire dans la vie ordinaire. Telle est sans doute une des grandeurs de saint Josémaria : conjuguer un rapport affectif avec Dieu, intime et passionné, avec la fidélité quotidienne dans les choses ordinaires, apparemment insignifiantes.

Un risque pour ceux qui souhaitent plaire à Dieu

Plaire à quelqu'un est l'opposé de l'attrister et de le décevoir. Puisque nous voulons aimer Dieu et lui plaire, il est logique que nous ayons peur de le décevoir. Cependant, la peur pourrait parfois entraîner dans notre cœur exactement ce que nous voudrions éviter. D'autre part, la peur est un sentiment négatif, ne pouvant servir de fondement à une vie pleine. C'est peut-être pourquoi « dans les Saintes Écritures, nous trouvons 365 fois l'expression “sois sans crainte”, avec toutes ses variantes. Comme pour signifier que chaque jour de l'année le Seigneur nous veut libres de la peur »².

Il existe une forme de peur contre laquelle le Père nous mettait en garde au début de sa première Lettre. Il nous encourageait à « exposer l'idéal de la vie chrétienne sans le confondre avec le perfectionnisme, et apprendre

² Pape François, Message à l'occasion des XXXIIIèmes Journées mondiales de la Jeunesse, 25 mars 2018.

à vivre en acceptant ses faiblesses et celles d'autrui ; faire preuve chaque jour, avec toutes ses conséquences, d'une attitude d'abandon et d'espérance fondée sur la filiation divine »³. Une personne sainte a peur d'offenser Dieu. Elle craint pareillement de ne pas répondre à son Amour. Le perfectionniste, en revanche, a peur de ne pas faire les choses suffisamment bien et d'encourir ainsi la colère de Dieu. La sainteté n'est pas l'égal du perfectionnisme, même s'il nous arrive de les confondre.

Nous nous fâchons souvent en constatant que nous nous sommes laissé encore une fois emporter par nos passions, que nous avons commis un péché ou que nous sommes faibles pour mener à bien même les tâches les plus simples. Nous nous fâchons et pensons peut-être même que Dieu est déçu : nous doutons qu'il puisse continuer de nous aimer et que nous soyons capables de mener une vie chrétienne. La tristesse s'empare de nous. Il convient de se rappeler alors que celle-ci est l'alliée de l'ennemi : loin de nous rapprocher de Dieu, elle nous en éloigne. Nous confondons notre colère puérile et une supposée *déception de Dieu*. L'origine de tout n'est pas l'amour que nous lui portons mais notre moi blessé, notre fragilité non acceptée.

En lisant l'invitation du Christ dans l'Évangile, « soyez parfaits », nous souhaitons suivre son conseil, en faire la vie de notre vie, tout en courant le risque de le comprendre dans le sens de « faites tout parfaitement ».

³ Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 8.

Nous pourrions en arriver à penser que, si nous ne faisons pas tout parfaitement, nous ne plaisons pas à Dieu ni ne sommes d'authentiques disciples. Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait (Mt 5, 48). Il s'agit de la perfection que Dieu nous a ouverte en nous rendant participants de sa nature divine. Il s'agit de la perfection de l'Amour éternel, de l'Amour le plus grand, de « l'Amour qui meut le soleil et les autres étoiles »⁴, le même Amour qui nous a créés libres et nous a sauvés, alors que nous étions encore pécheurs (Rm 5, 8). Pour nous, cette perfection consiste à vivre en enfants de Dieu, conscients de la valeur que nous avons à ses yeux, sans jamais perdre l'espérance ni la joie qui naît de se savoir fils d'un Père si bon.

Devant le risque du perfectionnisme, nous pouvons considérer que la possibilité de plaire à Dieu ne relève pas de nous, mais de Dieu seul. Voici en quoi consiste l'amour: ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés (1 Jn 4, 10). Nous devons renoncer à indiquer à Dieu comment il devrait réagir au vu de notre vie. Étant des créatures, nous devons apprendre à respecter sa liberté, sans chercher à lui imposer « pourquoi » il doit ou non nous aimer. De facto, il nous a montré son Amour ; c'est pourquoi la première chose qu'il attend de nous est de nous laisser aimer, à sa manière.

⁴ Dante, A., *La divine comédie*, Paradis, chant 33.

Dieu nous aime librement

Pourquoi avons-nous tant de mal à comprendre la logique de Dieu ? N'avons-nous pas de motifs suffisants pour savoir jusqu'où Dieu est prêt à aller afin de nous rendre heureux ? Jésus ne s'est-il pas noué un linge à la ceinture pour laver les pieds des apôtres ?

Comme saint Paul l'a écrit, Dieu n'a pas épargné son propre Fils pour rendre possible notre bonheur éternel (cf. Rom 8, 32). Il a voulu nous aimer du plus grand Amour qui soit, jusqu'à la fin. Cependant, nous continuons parfois de penser que Dieu nous aimera dans la mesure où « nous serons à la hauteur ». C'est assez paradoxal. Un petit enfant a-t-il besoin de *mériter* l'amour de ses parents ? Il se peut qu'en cherchant à *mériter* avec tant de souci, nous soyons en train de nous rechercher nous-mêmes. Un sentiment d'insécurité s'empare de nous, si bien que nous éprouvons le besoin de repères stables, fixes, et nous avons la prétention d'aller les chercher dans nos œuvres, dans nos idées, dans notre perception de la réalité.

En revanche, il suffirait de regarder Dieu, notre Père, et de se reposer dans son Amour. Au Baptême de Jésus et lors de sa Transfiguration, la voix de Dieu le Père affirme qu'il trouve sa joie en son Fils. Nous aussi nous avons été baptisés et, par sa Passion, nous participons de sa vie intime, de ses mérites, de sa grâce. Tout cela fait que Dieu le Père peut nous regarder avec joie, enchanté. L'Eucharistie nous transmet, entre autres, un message très

clair de ce que Dieu ressent pour nous : il a faim d'être avec chacun, il sait attendre autant qu'il le faut, il aspire à une intimité et à un amour partagés.

La lutte d'une âme amoureuse

Découvrir l'Amour que Dieu nous porte est le motif le plus puissant pour l'aimer. Pareillement, « la première motivation pour évangéliser est l'amour de Jésus que nous avons reçu, l'expérience d'être sauvés par lui qui nous pousse à l'aimer toujours plus »⁵. Il ne s'agit pas d'idées abstraites. Nous le voyons incarné dans des exemples aussi humains que le possédé de Gérasa : une fois délivré par Jésus et voyant comment ses concitoyens rejetaient le Maître, il le suppliait de pouvoir être avec lui (Mc 5, 18). Nous le voyons aussi chez Bartimée : ayant recouvré la vue, il suivait Jésus sur le chemin (Mc 10, 52). Nous le voyons finalement en Pierre qui n'a pu suivre l'appel de Jésus : Suis-moi (Jn 21, 19) avant de découvrir la profondeur de l'Amour de Jésus, qui lui a pardonné et maintenu sa confiance après sa trahison. La découverte de l'Amour de Dieu est le plus puissant moteur de notre vie chrétienne. C'est de là que découle notre lutte.

Saint Josémária nous invitait à voir cela dans la perspective de notre filiation divine : *Les enfants... Comme ils essaient de bien se tenir en présence de leurs*

⁵ Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 264.

*parents ! Et les fils de roi, en présence du roi leur père, comme ils s'efforcent de garder la dignité royale ! Et toi..., ne sais-tu pas que tu es toujours en présence du grand Roi, Dieu, ton Père ?*⁶ Dieu n'effraie pas ses enfants par sa présence, même s'ils tombent. Simplement, parce qu'il nous a clairement dit qu'il nous attend toujours, y compris lorsque nous tombons. Comme le père de la parabole, il brûle du désir de sortir à notre rencontre si nous le quittons et se jeter à notre cou pour nous couvrir de baisers (cf. Lc 15, 20).

Si nous craignons d'attrister Dieu, nous pouvons nous demander : Ma crainte m'unit-elle à Dieu, me fait-elle penser davantage à lui ou me centre-t-elle sur moi : mes attentes, ma lutte, mes succès ? M'amène-t-elle à demander pardon à Dieu dans la confession et à me remplir de joie en sachant qu'il me pardonne ou me conduit-elle au désespoir ? M'aide-t-elle à repartir avec joie ou m'enferme-t-elle dans ma tristesse, dans mon sentiment d'impuissance, dans la frustration provenant d'une lutte fondée sur mes seules forces... et sur les résultats que j'obtiens ?

Le sourire de Marie

Un événement dans la vie de saint Josémaria peut nous aider à mieux comprendre ces idées. Il s'agit d'une des notes sur sa vie intérieure qu'il rédigeait pour

⁶ Saint Josémaria, *Chemin*, n° 265.

faciliter la tâche de son directeur spirituel. Bien qu'un peu longue, il vaut la peine de la citer en entier :

Ce matin, comme cela arrive chaque fois que j'en fais la demande humblement, quelle que soit l'heure à laquelle je me couche, alors que j'étais plongé dans un sommeil profond, je me suis réveillé, comme si on m'avait appelé, pleinement certain que c'était bien l'heure de me lever: en effet, il était six heures moins le quart. Hier soir, et suivant aussi mon habitude, j'avais demandé au Seigneur de me donner la force de surmonter la paresse à mon réveil, parce que —je le confesse à ma grande honte— il m'en coûte énormément de vivre quelque chose d'aussi minime; et bien des jours, en dépit de cet appel surnaturel, je m'attarde encore un moment au lit. Aujourd'hui, en voyant l'heure, j'ai prié, j'ai lutté... et je suis resté couché. Enfin, à six heures et quart à mon réveille-matin (cela fait longtemps qu'il ne sonne plus), je me suis levé et, très humilité, je me suis prosterné sur le sol en reconnaissant ma faute: Serviam ! [je servirai], je me suis habillé pour commencer mon temps de méditation. Eh bien: entre six heures et demie et sept heures moins le quart j'ai pu voir, pendant un temps assez long, comment le visage de ma Vierge aux baisers rayonnait de joie et de bonheur. J'ai bien fait attention: j'ai cru qu'elle me souriait —c'était bien l'effet qu'elle produisait sur moi— mais ses lèvres

*ne remuaient pas. J'étais très serein et j'ai fait à ma Mère beaucoup de compliments*⁷.

Il s'était proposé quelque chose qui, pour nous aussi, constitue quelquefois un point de lutte : se lever à l'heure. Il n'y était pas parvenu, ce qui l'humiliait. Cependant, il n'a pas confondu sa colère puérile et son humiliation avec la magnanimité du cœur de Dieu. Il a vu que la Sainte Vierge lui souriait, après cet échec. N'est-il pas vrai que nous avons tendance à penser que Dieu n'est content de nous que lorsque nous faisons bien les choses ? Pourquoi confondons-nous notre satisfaction personnelle et le sourire de Dieu, sa tendresse et son affection ? N'est-il pas pareillement ému lorsque nous nous relevons encore après une nouvelle chute ?

Nous aurons demandé de nombreuses fois à la Sainte Vierge de bien parler de nous au Seigneur — *ut loquaris pro nobis bona*. Quelquefois, nous avons même imaginé ses entretiens avec son Fils. Dans notre prière, nous pouvons entrer dans cette intimité et chercher à contempler l'amour de Marie et de Jésus pour chacun de nous.

« Rechercher le sourire de Marie n'est pas le fait d'un sentimentalisme dévot ou suranné, mais bien plutôt l'expression juste de la relation vivante et profondément humaine qui nous lie à celle que le Christ nous a donnée

⁷ Saint Josémaria, Notes intimes n° 701, dans A. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol I, note 139, p. 469.

pour Mère. Désirer contempler ce sourire de la Vierge, ce n'est pas se laisser mener par une imagination incontrôlée »⁸. Benoît XVI l'a rappelé à Lourdes, en évoquant la petite Bernadette. Lors de sa première apparition, avant de se présenter comme l'Immaculée, la Sainte Vierge lui a simplement souri. « Marie lui fit d'abord connaître son sourire, comme étant la porte d'entrée la plus appropriée à la révélation de son mystère.⁹ »

Nous aussi nous voulons voir et vivre dans ce sourire. Nos erreurs, aussi grandes soient-elles, ne sont pas de taille à l'effacer. Si nous nous relevons, nous pouvons chercher son regard et sa joie nous inondera de nouveau.

⁸ Benoît XVI, *Homélie*, 15 septembre 2008.

⁹ *Ibid.*

6. Des frères qui regardent vers le père

Réapprendre à aimer

Ces derniers jours, Jésus avait passé beaucoup de temps parmi ceux qui, aux yeux de la société, semblaient être les plus éloignés de Dieu. L'évangéliste Luc nous dit que « tous les collecteurs d'impôts et les pécheurs » (Lc 15,1) venaient écouter son enseignement. Ce mouvement de population a fait que ceux qui se prétendaient les gardiens de la loi mosaïque ont commencé à murmurer entre eux. Le Maître a alors décidé de raconter trois paraboles visant à purifier l'image qu'ils se faisaient de Dieu, souvent déformée par une mentalité legaliste qui perd de vue l'amour divin. La troisième de ces histoires est la célèbre histoire d'un père et de ses deux fils (cf. Lc 15, 11-32) : le plus jeune, qui demande son héritage pour le dilapider loin de la maison, et l'aîné, qui reste à la maison mais n'est pas vraiment en phase avec le cœur de son père.

L'oubli des deux fils

En lisant la parabole, nous pouvons supposer que les deux frères étaient distraits depuis longtemps, loin de la gratuité avec laquelle leur père les aimait. Le plus jeune rêvait d'endroits où il pensait être plus heureux. Pour lui, la dispersion lui est passée par la tête - peut-être moins bien garnie - et par l'imagination - peut-être plus vive - jusqu'à ce qu'il soit convaincu qu'il peut acheter l'amour : « Père, donne-moi la part du bien qui m'appartient » (Lc

15,12). L'aîné, quant à lui, avait engourdi son cœur parce qu'il remplissait apparemment bien ses responsabilités ; il était satisfait, il ne donnait pas de déplaisir à son père. Cependant, le froid s'est glissé dans son âme par une fissure. Peut-être s'était-il empêtré dans des plans qui, bien qu'ils semblaient très proches, n'incluaient pas celui qui l'aimait tant. En fin de compte, ni l'un ni l'autre ne concevait - bien qu'inconsciemment - qu'il était possible d'atteindre le vrai bonheur en famille. Alors que le plus jeune le cherchait au loin, le plus âgé le désirait ardemment lors d'une fête avec ses amis. Ni l'un ni l'autre n'ont imaginé qu'ils pourraient mener une vie pleine et entière avec leur père.

Si, comme le souligne saint Jean-Paul II, nous avons tous en nous, en même temps, quelque chose des deux frères¹, ce n'est peut-être pas un hasard si Jésus a voulu expliciter l'âge des deux. Il se peut que le Seigneur ait choisi le plus âgé pour illustrer des attitudes plus courantes chez les personnes qui cherchent et fréquentent Dieu depuis longtemps. Ce frère avait certainement réussi à remplir ses tâches à la perfection. Son père ne pouvait guère lui reprocher quoi que ce soit, aussi était-il à l'aise, ne devant rien à personne. Cependant, il n'était pas entièrement satisfait. Le plus jeune, par contre, idéaliste et passionné, peut représenter des attitudes plus courantes dans les premières étapes de la vie. Peut-être était-il plus vulnérable à l'attrait d'une

¹ Cf. saint Jean-Paul II, ex. ap. *Reconciliatio et Paenitentia*, nn. 5-6.

liberté orientée vers des biens qui, en fin de compte, ne rassasient pas. Fuir, s'échapper et s'amuser peut être désirable, mais on ne peut indéfiniment rejeter sa propre identité : tôt ou tard apparaissent des carences que seul Dieu est capable de combler. Lui non plus n'était pas heureux.

Les deux frères vivaient inconfortablement au milieu de leur réalité. Dans cette atmosphère, il était difficile pour l'amour de grandir, pour la tendresse de s'enraciner, pour les deux de voir combien leur père était fier de leur vie et combien il comptait sur eux. Leurs rêves étaient flous. Peut-être n'étaient-ils pas aveuglés par l'égoïsme, mais ils ont peut-être cédé à une tentation subtile : ne se préoccuper que de ce qui était à portée de main, en oubliant de se laisser aimer par celui qui leur avait tout donné. Peut-être que, sans s'en rendre compte, ils avaient involontairement dressé un barrage à cet amour. Alors que le plus jeune imaginait ce qu'il pourrait faire loin de chez lui, le plus âgé faisait le compte de ce qu'il avait déjà gagné. Tous deux pensaient avoir du butin, mais en réalité ils le stockaient dans des sacs percés. L'aîné tenait bon dans l'attente du prix qu'il pensait mériter, tandis que le cadet ne voulut pas attendre et réclama son héritage. Au final, tous les deux demandaient la même chose : leur récompense.

La joie paternelle d'être proche d'eux

Les deux frères, enfermés dans leurs certitudes, ne pouvaient même pas entrevoir ce qui se passait tout près

d'eux, dans le cœur de leur père. Peut-être avaient-ils tous deux, chacun à leur manière, fait de leurs rapports quotidiens avec lui une chose de plus à faire. Peut-être que quelque chose de similaire peut nous arriver. Nous avons tellement d'activités chaque jour, la plupart bonnes, que nous pouvons épuiser notre énergie à cela. Même les moments où nous voulons parler à Dieu peuvent devenir une corvée de plus. Le plus jeune a peut-être eu du mal à supporter cette routine, ayant besoin de quelque chose de plus intense et de plus sensible. L'aîné, quant à lui, l'avait intégré régulièrement dans sa vie, mais ne l'appréciait pas, de sorte que la crise se profilait et s'est déclenchée au retour du petit. C'est le moment où chacun montre ses cartes.

Puis, alors que le petit n'ose pas demander autre chose que de revenir comme journalier, même s'il en était le dernier, on apprend que le grand ne se sentait pas bien payé. Mais le père a un coup de maître : tout en récompensant le plus jeune par une fête comme jamais auparavant, il rappelle à l'aîné qu'en fait, tout lui appartient. Le père tente de réconcilier ses enfants. Le péché de l'un ou de l'autre ne l'afflige pas pour lui-même, mais à cause de ce qu'ils souffrent : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez (...) sur vos enfants » (Lc 23,28). Le père les met face à face pour qu'ils apprennent à s'aimer avec l'amour dont il les aime.

Briser notre bulle et voir comment le Seigneur s'attendrit, c'est retourner dans la maison du père ; reconnaître que, plus qu'une tâche, la relation avec notre

Dieu Père est un don. Aucun des deux n'avait pu apprécier cette abondance de tendresse avant d'avoir éprouvé le froid qui vous glace et la solitude qui vous accable. Un petit geste a suffi pour qu'ils comprennent combien ils sont aimés : « Il courut à sa rencontre, se jeta à son cou et l'embrassa » (Lc 15,20) ; « Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi » (Lc 15,31). Leur père est fier d'eux, même s'ils ne lui ont donné aucune raison d'être fier. Dans les paroles de chacun que la parabole nous rapporte, nous ne voyons que ce qu'ils font, ressentent ou pensent. Dans les paroles du père, au contraire, nous voyons la joie de les avoir près de lui.

Saint Josémaria connaissait bien ce genre de situation, si courante mais parfois cachée ; nous pouvons aspirer au vertige du fils cadet ou être un peu engourdis comme le fils aîné. Pourtant, le fondateur de l'Opus Dei voyait dans ce rapport quotidien avec le père la plus tendre affection : « Plan de vie : monotonie ? Le chouchoutage de la mère, monotone ? Ceux qui s'aiment ne se disent-ils pas toujours la même chose ? - Celui qui aime est dans le détail »². À travers ces rencontres, nous nous concentrons sur la joie de Dieu de nous avoir près de lui.

² Saint Josémaria, texte d'une conférence, 22 août 1938. Cité dans Camino. Edición crítico histórica, Rialp, Madrid, 2004, p. 288.

Une alliance tant attendue

« Ce n'est pas en nous éloignant de la maison du Père que nous trouvons la liberté, mais en embrassant notre condition d'enfants »³ et donc de frères et sœurs. Peut-être que le plus jeune est sorti pour venir chercher son frère. Peut-être que l'aîné a cédé, est entré et a fini par embrasser le petit qu'il n'avait certainement pas cessé d'aimer. Le bonheur ne serait pas complet si la réconciliation avec son père n'impliquait pas aussi le pardon des griefs, réels ou imaginaires, entre frères. Le pape François nous a confié l'un de ses grands désirs : « Ces derniers temps, je porte une pensée dans mon cœur. Je sens que c'est ce que le Seigneur veut que je dise : qu'une alliance soit faite entre les jeunes et les vieux »⁴. Le frère cadet avait du mal à comprendre la valeur de la persévérance de son frère : des années et des années à faire son devoir. Le frère aîné ne pouvait pas comprendre la bêtise du plus jeune. C'était exactement le contraire de leur père, qui ne pouvait pas comprendre la vie sans ses enfants. Ils lui manquaient tous les deux, chacun avec sa propre façon d'être et d'aimer.

S'ils avaient pu se regarder avec les yeux de leur père, ils se seraient sentis contemplés d'une manière différente, car dans ce regard il n'y a pas de place pour le jugement ou le reproche. Peut-être qu'avec le temps, les

³ Mgr Fernando Ocáriz, *Lettre pastorale*, 9 janvier 2018, n° 4.

⁴ François, prologue du livre *La saggezza del tempo*, Marsilio Editori, Venise, 2018.

caroubes des cochons deviendront-elles le sujet de plaisanteries familiales. Peut-être le père organisera-t'il bientôt une fête surprise pour son fils aîné et ses amis, sans autre raison que de lui montrer son affection, et le petit aidera-t'il même à la préparer. Aucun d'eux ne parvient à être heureux jusqu'à ce qu'il se retrouve avec son père et comprenne son frère. Ils apprennent à se laisser aimer en s'aimant les uns les autres tels qu'ils sont.

Alors que le plus jeune s'était concentré sur le fait de recevoir de l'amour, le plus âgé s'était concentré sur le fait de faire sa part du travail. Aucune des deux attitudes n'est valable en soi. Faire son devoir sans amour fatigue et épuise jusqu'à ce que la corde finisse par casser. En revanche, vouloir être aimé sans réciprocité est impossible, et c'est aussi ainsi que la corde finit par se rompre. C'est pourquoi leur père leur apprend à vivre ensemble et à intégrer la loyauté et l'amour - ils peuvent apprendre tellement les uns des autres ! Grâce à leur relation avec leur père, ils ont un aperçu de la façon dont les choses peuvent être faites par amour, librement, parce qu'on en a envie. Personne comme le Christ, le véritable frère aîné de tous, n'a réussi à unir ces deux aspects de manière aussi fidèle et heureuse. « Dans l'histoire de l'humanité, il n'y a jamais eu un acte aussi profondément libre que le don du Seigneur sur la Croix »⁵.

Les deux frères ont besoin l'un de l'autre. Séparés, ils font naufrage dans l'amertume et leur père en souffre.

⁵ Mgr Fernando Ocáriz, *Lettre pastorale*, 9 janvier 2018, n° 3.

6. Des frères qui regardent vers le père

Ensemble, ils le rendent très heureux. Le plus jeune a toute la force et l'élan de son désir de recevoir de l'affection ; il découvrira l'amour. « Quelle n'a pas été ma joie, disait saint Josémaria, quand j'ai appris qu'en portugais on appelle les jeunes os novos (Ps XLII, 4). C'est bien ce qu'ils sont, en effet. »⁶ L'aîné, quant à lui, a mené de nombreuses batailles et, bien qu'il ne soit pas heureux au début, son cœur ne refusera pas la demande de son père. Le petit, au fond de lui, est peut-être reconnaissant que son grand frère l'ait soutenu et n'ait jamais laissé la maison seule. Se concentrer sur l'amour est la solution pour tous les deux : regarder leur père, recevoir son Esprit, et aimer celui qu'il aime avec la même liberté, parce qu'ils en ont envie. « L'amour de nos frères et sœurs nous procure l'assurance dont nous avons besoin pour continuer à livrer une belle guerre d'amour et de paix »⁷.

* * *

La force de surmonter l'avarice de nos cœurs peut venir du banquet au cours duquel nous apprenons vraiment à être des enfants : « Il nous est peut-être arrivé de nous demander comment répondre à tant d'amour de Dieu ; nous avons peut-être désiré voir clairement exposé un programme de vie chrétienne. La solution est facile et à la portée de tous les fidèles : participer amoureusement à la Sainte Messe, apprendre à

⁶ Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 31.

⁷ Mgr Fernando Ocáriz, *Lettre pastorale*, 1er novembre 2019, n° 17

rencontrer Dieu dans la Messe, parce que ce Sacrifice contient tout ce que Dieu veut de nous »⁸. Dans le Christ, Fils unique du Père, les deux peuvent se comporter comme des fils et donc comme des frères. Ensemble, à la fête du veau gras, ils chaussent leurs sandales neuves pour parcourir le monde entier, ils revêtent la robe propre qui sent bon la maison et ils mettent l'anneau de la fidélité de leur père. Commence alors la fête au cours de laquelle ils ne cesseront de chanter les louanges d'un père qui prend soin d'eux et les comprend.

Peut-être avons-nous parfois remarqué que la mère de cette famille n'apparaît pas. Nous ne savons pas pourquoi, mais nous pouvons peut-être imaginer que la Vierge Marie, mère de Dieu et notre mère, nous aide toujours à garder les yeux fixés sur l'amour du Père. Pour rentrer chez soi, pour se concentrer sur l'essentiel, rien de tel que de se laisser porter sur les genoux d'une mère qui nous murmure à l'oreille : « Vois comme Dieu t'aime ».

⁸ Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 88.

7. L'authenticité de l'amour

La pureté de coeur

Jésus a été invité à nouveau à déjeuner. Son hôte avait beaucoup insisté pour qu'il vienne, car il était désireux de l'honorer par un banquet spécial. Mais un événement inattendu est sur le point de gâcher la fête : une femme qui n'avait pas été invitée apparaît dans la pièce. Le pharisien propriétaire de la maison, qui s'appelle Simon, change de visage. Le moment est gênant. Jésus, lui, a l'air de l'avoir attendue car ses yeux s'illuminent à sa vue. Certes, il connaît son âme mieux qu'elle ne se connaît elle-même et, pour cette raison, il connaît la douleur qui remplit son cœur ; il sait que pour aimer et essayer d'être aimée, elle a emprunté de mauvais chemins. Il sait qu'elle a traversé des ravins et des précipices.

Les détails de la délicatesse de la femme - comment elle oint ses pieds de parfum, de larmes et de baisers - touchent Jésus. Aussi tente-t'il sans tarder de l'expliquer par un exemple à Simon, qui avait vu la scène de loin, avec quelques réticences : « Un usurier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient rien à payer, il leur a pardonné à tous les deux. Lequel des deux l'aimera le plus ? » (Lc7, 41-42). Cette femme a appris à aimer en se laissant pardonner. C'est là que réside sa véritable grandeur, et c'est pourquoi Jésus décide de la louer publiquement (cf. Lc 7, 44-46).

Cela n'a jamais été aussi facile

Cette femme ressent, peut-être pour la première fois, la joie d'être respectée. Le regard de Jésus est différent de celui des autres personnes. Elle réalise qu'elle n'a pas besoin d'être sur la défensive devant lui. Elle n'a jamais vu des yeux qui pénètrent si profondément dans son cœur et il n'a jamais été aussi facile d'obtenir d'être aimée. La béatitude que Jésus a promise à ceux qui se laissent purifier le cœur (cf. Mt 5, 8) s'accomplit en elle ; elle l'apprend rapidement du maître et en constate déjà les effets : « Toutes les créatures deviennent limpides quand on les regarde à travers le visage du plus beau et du plus blanc des lys »¹. Elle parvient en quelque sorte à faire l'expérience de cette liberté avec laquelle Jésus l'aime, elle parvient à faire l'expérience de cette affection qui n'avait pas besoin d'être forcée ou piégée par des artifices.

Pendant des années, cette femme a gaspillé les talents que Dieu lui avait donnés. Aujourd'hui, cependant, elle se rend compte qu'elle est confrontée à un nouveau départ. Elle peut désormais être la femme sensible qu'elle a toujours été au fond d'elle-même, forte et vulnérable à la fois, sereine et passionnée. Maintenant, elle peut être elle-même. Car l'un des grands drames de l'impureté est d'être convaincu que l'on ne sera pas aimé pour ce que l'on est vraiment et, par conséquent, de

¹ Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, *Lettre* 105 à Céline.

vendre une apparence pour être aimé. Mais c'est une tâche impossible, tout simplement parce que l'amour n'a pas de prix. Soit il est gratuit, soit il ne l'est pas. C'est pourquoi, lorsque nous entrons dans ce chantage, tôt ou tard, cette apparence disparaît et il nous reste l'arrière-goût d'avoir été trompés.

S'étonner à la vue de chaque cœur

Pour que l'amour grandisse, pour qu'il prenne racine, il faut lui faire de la place, parfois avec effort, car la sainte pureté « est une rose qui ne fleurit que parmi les épines »². C'est peut-être la raison pour laquelle nous avons parfois peur de risquer l'amour et nous essayons de le sécuriser. En effet, le cœur qui devient impur renonce à cultiver l'amour dans l'espace où l'on peut se retrouver. Il ne veut pas risquer de souffrir et préfère, de manière tyrannique et irrespectueuse, créer ses propres zones de confort. Parfois, cette motivation a une composante compensatoire, un peu de caprice, peut-être une colère cachée. Parfois, il peut sembler que ce que nous obtenons est de l'amour, alors qu'en réalité nous utilisons l'autre personne, ne serait-ce que virtuellement : je l'oblige à "m'aimer", je l'oblige à me faire sentir "valable". Face à la promesse d'amour inconditionnel que Dieu nous offre, le péché est une imposture qui nous pousse vers la solitude.

² Saint Curé d'Ars, Sermon sur la pénitence.

Face à cela, la solution n'est pas de se fermer, de se décourager ou de penser que ce genre d'amour est impossible. Il s'agit plutôt de rechercher l'amour que Dieu a semé là où nous sommes, en particulier dans les personnes et dans nos relations. Dans ce sens, saint Josémaria nous encourage à aimer les autres en « posant avec générosité notre cœur par terre, comme un tapis moelleux que les autres fouleront et qui leur rendra la vie plus aimable »³. Cela peut être un des fruits - parmi beaucoup d'autres - de la sainte pureté : rendre la vie des autres plus aimable. Il ne s'agit pas seulement d'éviter le péché personnel, mais de parvenir à une manière de regarder et d'entrer en relation qui nous aide tous à nous sentir aimés à l'image de l'amour de Dieu. L'âme pure prend soin de sa propre vulnérabilité et de celle des autres, se montre avec élégance, cherche à être aimée librement. Il est vrai que notre cœur, posé à terre, court le risque d'être méprisé, mais c'est la seule manière divine d'aimer et de recevoir l'amour. La femme et l'homme au cœur pur savent regarder les autres sans tolérer aucune distortion de l'image de Dieu en eux.

Pour toutes ces raisons, nous pouvons dire que Jésus a révolutionné la liberté et l'amour. Il nous invite à respecter l'intimité des fils et des filles de Dieu, même avec notre regard et nos pensées. Il veut nous faire partager l'émerveillement qu'il éprouve lui-même devant

³ Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 228.

la dignité de chaque cœur. L'intimité est un terrain sacré où le chrétien va pieds nus.

Une partie de notre mission

Une des tâches de la sainte pureté est de préserver - en nous-mêmes et chez les autres - quelque chose de précieux aux yeux de Dieu, et la meilleure défense de ce trésor est d'être amoureux. Il est également vrai que le désir de vivre un amour pur nécessitera souvent un nouveau départ. Se laisser pardonner et se laisser aimer sont des manifestations d'une humilité qui comprend que la sainte pureté et l'amour des autres sont un don : « Dieu, pour se donner à nous, choisit souvent des chemins impensables, peut-être ceux de nos limites, de nos larmes, de nos défaites »⁴. Dans la confession, nous nous laissons aimer comme nulle part ailleurs. Ceux qui se laissent pardonner ouvrent la porte à l'amour le plus libre et sont capables de répondre - et ont déjà commencé à le faire - avec un amour qui est à la mesure de celui qui reçoit.

En outre, nous devons tenir compte d'une autre difficulté possible : le fait que, parfois, même sans y penser, recevoir quelque chose gratuitement peut nous gêner. Nous ne sommes pas habitués à ce que quelque chose d'aussi grand soit un cadeau. Nous préférons souvent savoir que nous y sommes parvenus par nos propres forces, car cela nous rend autonomes, cela nous

⁴ François, Audience, 29 janvier 1920.

permet d'éprouver un certain pouvoir ; nous ne voulons pas dépendre de quelqu'un d'autre pour quelque chose d'aussi décisif. Au contraire, ceux qui ont appris à se laisser aimer sont convaincus qu'« ils ne peuvent pas toujours seulement donner, ils doivent aussi recevoir. Celui qui veut donner de l'amour doit lui aussi le recevoir comme un don. »⁵. Ce que nous pouvons devenir de plus grand est toujours le fruit d'un don préalable : « Il nous a aimés le premier » (1 Jn 4,19).

En tout cas, la sainte pureté est nécessaire pour mener à bien toute mission apostolique. L'évangélisation se fait de manière gratuite. Si notre cœur n'est pas pur, nous ne pourrions pas comprendre ce don dans lequel souvent les fruits ne viennent pas quand nous les planifions mais quand Dieu les dispose. L'affection vraie et pure, cœur de toute mission d'évangélisation, n'impose pas ses raisons, n'exige pas de réponse, ne passe pas la facture de ce qu'elle offre ; elle ne fait pas de distinction entre les personnes, n'écarte pas ceux qui sont hostiles, ne se lasse pas de ceux qui sont lents. Elle ne fait pas non plus de chantage ni de reproche. En un mot, la véritable affection est fidèle.

Comme toujours, il suffit de regarder Jésus pour apprendre à être aimé. Et il n'y a pas de leçon aussi magistrale que celle qu'il nous offre dans l'Eucharistie. Jésus ne s'y impose pas. Personne n'est aussi patient.

⁵ Benoît XVI, Encyclique *Deus Caritas est*, n° 7.

Personne ne veut que nous l'aimions si fort mais, en même temps, personne ne le dit si doucement, comme dans un murmure à peine perceptible. Il sait que notre liberté est un grand cadeau de sa part, aussi ne veut-il la compromettre pour rien au monde. Personne ne valorise notre fragilité - et la dignité qu'elle renferme - autant que Jésus. C'est pourquoi, dans notre désir de grandir dans cette vertu, il est très agréable à Dieu que nous offrions tous nos pas, même nos faux pas et nos défaites. La douleur de Dieu ne peut être causée que par notre souffrance et par la solitude dans laquelle elle nous isole. Nous pouvons bien imiter saint Josémariam dans son désir d'offrir à la Sainte Vierge ce qu'il avait de mieux : « moi, je couronne la Mère de Dieu et ma Mère de mes misères purifiées, parce que je ne possède ni pierres précieuses ni vertus. – Ose le faire, toi aussi ! »⁶.

⁶ Saint Josémariam, *Forge*, n° 285.

8. La joie dans l'apostolat

Prière et mission

Un père désespéré s'approche de Jésus parce que son fils est possédé par un démon. Il est facile de comprendre sa frustration : « J'ai demandé à tes disciples d'expulser cet esprit, mais ils n'en ont pas été capables » (Mc 9, 18). Il est possible que les apôtres, au milieu de cette conversation, se soient sentis confus et un peu gênés de reconnaître leur inefficacité. Lors d'occasions précédentes, ils avaient pu chasser les démons mais ce jour-là leur expérience ne fut pas suffisante. De la même manière, combien de fois notre vie apostolique n'obtient-elle apparemment pas les fruits que nous désirons ? Combien de fois Jésus doit-il nous répéter son reproche ferme – « génération incrédule ! » (Mc 9,19) - mais, en même temps, plein d'amour et d'enthousiasme ?

Mais Jésus ne s'arrête pas à ce constat, et ajoute rapidement : « je vous le dis : si vous avez une foi grosse comme une graine de moutarde... rien ne vous sera impossible » (Mt 17, 20). Pour atteindre cette assurance, cette foi *minuscule* mais suffisante, une vie centrée sur la force du Christ est nécessaire. Et pour cela, nous n'avons qu'un seul moyen : « Cette espèce-là, rien ne peut la faire sortir, sauf la prière » (Mc 9, 29). Dans ces quelques phrases se cache la manière avec laquelle Dieu veut que nous coopérions à son désir de sauver tous les hommes. Jésus ne cherche pas simplement à donner une recette pour notre efficacité, mais à nous montrer une

manière différente d'aborder la tâche ; Jésus nous parle de foi et de prière. A partir de ce moment, dès qu'ils comprennent cette logique, les apôtres se sentent capables de faire face à n'importe quel défi. Ils savent que la mission ne dépend pas seulement d'eux. Ils sont conscients qu'ils seront porteurs de cet amour de Dieu qui aspire au bonheur pour chacun de ses enfants.

Ce que veut dire en premier lieu

Ceux qui ont eu la chance de participer à la canonisation de saint Joséméria n'ont peut-être pas oublié un détail attachant de saint Jean-Paul II lors de son homélie. Ils ont pu entendre, à ce moment très important, un point de *Chemin* qu'ils avaient dû méditer très souvent. De sa voix grave, il a rappelé : « D'abord, prière ; ensuite, expiation ; en troisième lieu, et loin en « troisième lieu », action. »¹. Dans un monde comme le nôtre, marqué par l'hyperactivité, c'est un ordre qui nous surprend. Et pourtant, cela a tout le sens du monde. Parce que la prière et la mortification - prière des sens - nous ouvrent réellement à l'action de Dieu, elles nous lancent dans la mission du Christ. Dans la logique de cet ordre proposé par saint Joséméria, bat la force de l'Esprit Saint, puisque lui seul sait prier comme il nous convient de le faire (cf. Rm 8,26).

Si nous prions, nous nous détachons de ce que nous faisons, de nos assurances. Si nous prions, nous faisons

¹ Saint Joséméria, *Chemin*, n° 82.

confiance au Christ, nous cherchons à faire son œuvre ; nous exprimons notre volonté de travailler pour lui, avec lui et en lui. Nous ne nous soucions pas de la fatigue, des difficultés, du succès apparent ou de son absence. Si, au contraire, nous priorisons l'action, nous courons le risque de penser que c'est nous qui transformons nos amis. Ainsi, notre insécurité recherche la sécurité dans les résultats. Nous voulons être sûrs que nous faisons bien. Mais ce regard est généralement superficiel, à courte portée ; à ce regard manque peut-être la graine de moutarde dont Jésus a parlé à ses disciples.

La tentation de se mettre en premier peut aussi être présente, de manière plus subtile, même dans notre prière. Cela se produit lorsque nous pensons qu'il est nécessaire de convaincre Dieu, de mériter les fruits ou d'être à la hauteur. Sans le vouloir, parfois nous comprenons notre prière comme quelque chose que nous faisons exclusivement nous-mêmes. Nous nous plaçons devant le Christ et non à côté de lui ; ou, pire encore, nous ne nous y plaçons pas. Partant de là il n'est pas difficile de considérer que notre prière ou notre action est comme la monnaie pour acheter les fruits apostoliques. Au contraire, Saint Augustin explique que Dieu « veut que, par la prière, croisse notre capacité à désirer afin que nous soyons plus aptes à recevoir les dons qu'il nous prépare. Ses dons, en effet, sont très grands, et notre capacité de recevoir est petite et

insignifiante »². En fin de compte, notre prière nous prépare à vouloir rejoindre les plans du Christ, quels qu'ils soient.

Quelque chose que Saint Josémaria a raconté peut nous aider à transformer cette mentalité commerciale en prière : « En 1940, sur la plage de Valence, j'ai pu voir comment des pêcheurs - forts, robustes - traînaient leur filet sur le sable. Un petit enfant s'était introduit parmi eux, et, essayant de les imiter, il tirait aussi les filets. Il gênait : mais j'ai pu voir comment la rudesse de ces hommes de la mer s'attendrissait : ils n'écartaient pas le petit, le laissant dans son illusion de contribuer à l'effort. Je vous ai raconté cette anecdote à maintes reprises car cela me touche de penser que Dieu notre Seigneur nous laisse aussi donner un coup de main à ses œuvres, et nous regarde avec tendresse quand il voit notre engagement à coopérer avec Lui »³.

La prière nous aide justement à comprendre le privilège d'être choisis, la chance que nous avons de participer à cette mission. Le Christ veut que nous nous sentions comme ses coopérateurs et que, dans notre petitesse, nous le soyons réellement. « Beaucoup de grandes choses dépendent »⁴ de notre effort pour agripper nos mains aux filets du Christ. Après, c'est Lui qui fera tout et, d'ailleurs, Il nous offre souvent aussi la

² Saint Augustin, *Lettre* 130.

³ Saint Josémaria, *Lettre* 29-IX-1957, n° 65.

⁴ Saint Josémaria, *Chemin*, n° 755.

récompense : « Nous n'avons même pas vu passer la bataille et pourtant nous avons obtenu la victoire ; c'est le Seigneur qui a combattu, et c'est nous qui avons été couronnés »⁵. Le Christ nous donne la capacité de profiter de la mission, d'obtenir la meilleure part, de marquer les points pour nous-même, même lorsque parfois nous ne voyons pas de fruits apparents. Dieu a promis que ses élus « ne travailleront pas en vain » (Is 65, 23) et sa promesse devrait nous suffire.

Pour qu'ils soient heureux

Saint Josémaria était sur le point de quitter l'un de ses abris pendant la guerre civile espagnole quand il prêcha la méditation à haute voix pour ceux qui l'accompagnaient. Il leur parla d'un projet qui était au plus profond de lui : il voulait écrire, dès que ce serait possible, un petit livre intitulé *Traité du bonheur* ou, simplement, *Du bonheur*. Il leur lut ce qui pourrait en être le début : « Jésus et moi nous voulons que tu sois heureux, ici et dans l'autre monde »⁶. Bien que ce livre n'ait jamais vu le jour, ce début seul en vaut la peine. C'est ainsi que notre mission d'apôtres pourrait se définir : avec Jésus, essayer de rendre les autres heureux.

Le Christ veut faire de nous des canaux de sa grâce, de ses miracles ; en nous appelant à sa barque, il nous a communiqué la soif de son cœur. Nous avons tous, grâce

⁵ Saint Jean Chrysostome, *Sur le cimetière et la croix*, 2 : PG49,396.

⁶ Saint Josémaria, *Grandir de l'intérieur*, p. 273.

au baptême, une âme sacerdotale, c'est-à-dire la capacité d'être médiateurs ; Il nous a envoyés pour porter du fruit et pour que notre fruit demeure (cf. Jn 15, 16). Et c'est précisément ce que signifie *profiter* : percevoir ou apprécier les produits et l'utilité de quelque chose. Parfois, nous pouvons seulement nous focaliser sur les difficultés. Il est donc temps de prier, de découvrir que le protagoniste est le Saint-Esprit. C'est le temps de la prière et du sacrifice qui, bien qu'il puisse sembler inefficace, est en fait le remède aux maux les plus profonds qui affligent le monde. D'autres fois, en revanche, nous verrons le fruit de nos efforts et nous nous remplirons d'actions de grâces. Dans les deux cas, Dieu veut que nous jouissions de notre mission, que nous la savourions, que nous savourions l'amour de Jésus pour les âmes.

Il arrive que lorsque nous prions, nous soyons remplis de cette folie de son cœur, celle qui l'a poussé à s'abaisser jusqu'à se faire l'un d'entre nous ; la folie qui l'a conduit à Bethléem et qui l'a conduit sur la croix ; la folie qui le retient dans le tabernacle pour nous attendre. « Le zèle est une divine folie d'apôtre, que je te souhaite et qui présente les symptômes que voici : soif de fréquenter le Maître ; préoccupation constante des âmes ; persévérance que rien ne fait défaillir »⁷. Et, plein de cette ferveur, l'apôtre se lance dans l'aventure de partager son expérience, de partager le bonheur de Dieu, le

⁷ Saint Josémaria, *Chemin*, n° 934.

bonheur d'un créateur ravi par la fragile affection de ses créatures. C'est si simple de l'accompagner, de persévérer avec lui : la prière et le sacrifice suffisent, quelque chose d'abordable, à la portée de toute fortune.

L'apostolat du rêve

Le Pape nous demande de « rêver de grandes choses, de chercher de larges horizons, d'aspirer à plus, de vouloir conquérir le monde, d'être capable d'accepter des propositions provocantes »⁸. Rêver est gratuit, mais pour le faire, il faut aussi donner la priorité à la prière. En ce sens, la Sainte Messe peut être le lieu idéal puisqu'il s'agit de l'immense possibilité que nous avons de nous plonger dans la prière, dans le don de soi et dans l'action de grâce de Jésus-Christ.

Le bienheureux Alvaro nous rappelle cette grande opportunité, car « dans la Sainte Messe, nous trouvons le remède à notre faiblesse, l'énergie capable de surmonter toutes les difficultés du travail apostolique. Convainquez-vous-en : pour ouvrir des sillons d'amour de Dieu dans le monde, vivez bien la Sainte Messe ! Pour réaliser la nouvelle évangélisation de la société, que l'Église nous demande, prenez soin de la Sainte Messe ! Pour que le Seigneur nous envoie des vocations avec une abondance divine et qu'elles soient bien formées, allez vers le saint sacrifice ! Un jour après l'autre importunez le Maître de la moisson, bien uni à la Très Sainte Vierge,

⁸ François, Ex. Ap. *Christus vivit*, n° 15.

remplissant votre Messe de requêtes ! »⁹. Lorsque nous sommes devant l'autel du saint sacrifice, c'est le moment idéal de rêver, de prier sans se lasser. Lorsque nous prions avec le Christ - et c'est ce que nous faisons à la Sainte Messe - nous osons jeter à nouveau le filet au même endroit où peut-être nous avons échoué auparavant, lorsque nous travaillions seuls.

Le véritable apôtre est centré sur son maître et le simple fait de travailler dans sa vigne, avec lui, est déjà le meilleur salaire (cf. Mt 20,1-16). Pour cette raison, en invitant les autres à se joindre à sa tâche, l'apôtre « insiste à temps et à contre temps » (2 Tm 4,2), mais il le fait avec la créativité de l'amour qui suggère et ouvre des horizons. C'est justement parce qu'il veut rendre ses amis heureux, qu'il ne les force pas. Si un jour nous devons insister, nous ne sommes pas *lourds* avec les autres, puisque nous ne faisons que suivre le doux commandement du Christ. L'apôtre cherche à emprunter le style propre d'un Dieu amoureux mais respectueux et délicat, ennemi de toute pression sur les consciences ; ce style est celui qui attire le plus, celui qui *encourage* le plus.

Saint Josémaria invitait également ceux qui l'entouraient à rêver en grand car il savait que lorsque nous le faisons, nous nous enflammons, d'un feu qui nous encourage à mettre nos talents en jeu. Par conséquent, nous aurions tort si nous opposions la prière

⁹ Bienheureux Alvaro, *Lettre* 1-IV-1986.

et l'action. Il serait tout aussi faux de penser que tout dépend de l'action que de nous contenter d'une prière qui ne nous pousserait pas à faire l'impossible pour rapprocher une âme de Jésus. Peut-être que cette deuxième attitude peut être parfois plus difficile car nous connaissons bien notre résistance et notre tendance au confort. Cependant, notre travail d'apôtres, même lorsque nous nous sentons comme des « serviteurs inutiles », porte toujours du fruit (cf. Lc 17, 10).

Les fruits ne s'achètent donc pas. Non seulement ils valent beaucoup plus que ce que nous ne pourrions jamais réunir, mais ils ne sont même pas à vendre : ils sont gratuits et Dieu les accorde quand il le veut et comme il le veut, car « votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant même que vous l'ayez demandé » (Mt 6,8). On pourrait dire que les fruits se rêvent. En ce sens, le fruit principal de la prière et de la mortification reste en nous. La relation avec Jésus qui peut naître de cet abandon en lui nous libère de la tentation de penser que tout dépend de nous.

Âmes fougueuses

Il peut arriver, plus souvent que nous ne le pensons, que nous vivions notre mission avec une perspective qui tient peu compte du temps et des voies de Dieu. Cela peut nous arriver, par exemple, lorsque le manque apparent de fruits nous enlève la paix ou nous attriste. Peut-être cela peut-il se manifester par le peu d'audace pour entreprendre de nouvelles initiatives ou lorsque

nous nous en tenons à certaines façons de faire qui nous rassurent. Il n'est donc pas difficile que se fasse jour parfois en nous la tendance à reprocher aux autres leur manque d'engagement ou à juger intérieurement. Mais ces attitudes ne sont pas propres d'un apôtre parce qu'elles ne sont pas les attitudes du Christ. Au contraire, comme le dit sainte Thérèse, «il est très souhaitable de ne pas rapetisser ses désirs, parce que Sa Majesté est l'amie des âmes fougueuses »¹⁰. Le véritable apôtre l'est vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il a une compréhension approfondie de sa mission et de la source de son efficacité. Il sait que Dieu compte sur sa liberté et que, en même temps, tout dépend de la grâce, qui est un mystère. Il rêve de ce que l'amour de Dieu peut faire dans le monde et essaie de tout mettre de son côté pour le rendre présent parmi ses proches.

Saint Josémaria, après avoir parlé du titre du petit livre qu'il voulait écrire, décrivait les lignes générales de son projet naissant : « Sans style lourd, sans le ton prétentieux de quelqu'un qui essaie d'écrire des maximes, j'écrirais trois ou quatre idées maîtresses dans un style affectif et familier, pour qu'elles résonnent comme des confidences à l'oreille »¹¹. Telle est notre mission : aider le Christ à remuer et à réchauffer les cœurs. Quelque chose qui exige, plus que toute autre

¹⁰ Sainte Thérèse de Jésus, *Vie*, 13, 2-3.

¹¹ Saint Josémaria, *Grandir de l'intérieur*, p. 273.

chose, une atmosphère d'affection, de proximité, en un mot, d'amitié.

* * *

Avec la prière et la mortification, nous évitons de ne faire que notre mission et, au contraire, nous l'ajoutons à celle du Christ. On comprend, enfin, sa manière de sauver, son immense respect de la liberté, sa façon d'inviter et sa patience pour attendre. Jésus nous libère de nous-mêmes pour nous rendre féconds, heureux, afin que nous puissions jouir de sa mission. Nous pouvons nous tourner vers la Reine des Apôtres, maîtresse de prière, pour nous aider à jouir de cette immense joie : « Vois comme elle prie son Fils, à Cana ; et comme elle insiste, sans se décourager, avec persévérance. — Et comme elle réussit »¹².

¹² Saint Josémaria, *Chemin*, n°502.

TABLE DES MATIERES

Introduction	5
1. Là où Dieu se cache	7
Des actions discrètes et des gestes	7
Lorsqu'il semble trop vulnérable	10
La proximité de la confession	11
La messe de Jésus est notre messe	14
2. Le normal, discret et divin	17
Comme les compatriotes de Jésus	17
Dans les coulisses du quotidien	19
Les câlins semblent monotones	21
Pour garantir notre liberté	23
Dieu est dans le normal	25
3. Ravir le cœur du Christ	27
Deux dialogues sur la croix	27
Pour ouvrir les portes du ciel	29
Infinies manières de prier	31
4. Jésus, je sais bien que cela t'a beaucoup plu !	37
Le bonheur de Dieu	38
Aimer avec la même monnaie	40
Les « traits familiers du héros »	42
La grâce nous rend légers	44
5. Plaire à Dieu	49
Un risque pour ceux qui souhaitent plaire à Dieu	50
Dieu nous aime librement	53

La lutte d'une âme amoureuse	54
Le sourire de Marie	55
6. Des frères qui regardent vers le père	59
L'oubli des deux fils	59
La joie paternelle d'être proche d'eux	61
Une alliance tant attendue	64
7. L'authenticité de l'amour	69
Cela n'a jamais été aussi facile	70
S'étonner à la vue de chaque cœur	71
Une partie de notre mission	73
8. La joie dans l'apostolat	77
Ce que veut dire en premier lieu	78
Pour qu'ils soient heureux	81
L'apostolat du rêve	83
Âmes fougueuses	85

© Bureau d'information de l'Opus Dei, 2022
www.opusdei.org